CATON D'UTIQUE,

TRAGÉDIE,

Par M. POINSINET DE SIVRY, Penſionnaire de la Maiſon d'Orléans, & Membre de la Société Royale des Sciences & Belles-Lettres de Lorraine.

« . . . . . *Catonis*
« *Nobile lethum.*
HORACE.
» *Juſtum & tenacem propoſiti virum.*
Idem.
» *Virtutem moreſque repræſentare Catonis.*
Idem.
» *Victrix cauſa Diis placuit, ſed victa Catoni.*
LUCAN. Pharſ.

Perrin.

A PARIS,
Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Galande, N°. 64.

1789.

65876

ÉPITRE
A LA PATRIE.

MÈRE FÉCONDE D'INNOMBRABLES HÉROS, ET D'INAPPRÉCIABLES GÉNIES EN TOUT GENRE; O MA PATRIE!

J'AI donc assez vécu, pour être le témoin de l'instant le plus brillant, qui, dans l'étendue des Ages, pouvoit être réservé à ta gloire. Hommage te soit rendu, ô France! ne te refuse point au culte légitime que s'empresse à te rendre quiconque a le bonheur de te devoir le jour. Parmi les acclamations triomphales que t'adressent tes enfans, ne rejette point le tribut que t'offre aujourd'hui ma Muse. Je présente à ma Patrie régénérée; je consacre à la France, toute radieuse encore de sa Liberté renaissante, le tableau des derniers soupirs de la Liberté Romaine expirante en la personne de Caton. Réjouis-toi, Mère auguste & chérie; & conçois un juste orgueil, en comparant la florissante destinée de ton Empire, à celle de l'Empire Romain. Au commencement du huitième siécle,

après ſa fondation, Rome aſſervie, paſſe à jamais ſous le joug du deſpotiſme; tandis que, près de quatorze ſiècles après Pharamond, la France plus majeſtueuſe, & plus rapprochée de la dignité de ſon nom, voit arborer dans toute ſon enceinte, l'étendart de l'indépendance. Ce vaſte Etat ſera donc déſormais libre, ſans ceſſer d'être Monarchique. Vive la France! Vive ſon Roi, reſtaurateur de la liberté! O mes Concitoyens, ce ſont vos vœux que j'exprime.

POINSINET DE SIVRY.

INSCRIPTION LATINE

Pour la Statue de LOUIS *XVI, dans la nouvelle Place de la Liberté.*

ARX infanda fuit : tangentes ſidera Turres
Nunc ubi ? Libertas occupat æqua locum.
Libero enim meliùs ſic aëre Lilia creſcunt ;
Et juſtum tandem Francia nomen habet.
Area vaſta patet ; concurritur undique ; ſurgit
Virginis ad Cœlum nomen (1) Eleutheriæ.
Annuit ipſe novæ Lodoïx aſſertor Alumnæ ;
Indè ingens ſceptris adjicit ille decus.
Æternum, ô Lodoïx ! ſacrat tibi Patria Signum ;
Id meruit, Patriæ Rexque, Paterque ſimul.

(1) ELEUTHERIA, eſt le nom Grec de la Déeſſe Liberté.

AVANT-PROPOS.

Le Dogme le plus vrai, le plus ſublime & le plus reſpectable, celui de l'*Immortalité de l'âme*, a cauſé dans les ſiècles paſſés, un nombre effrayant de *ſuicides volontaires*.

Suppoſer que ce Dogme eût été le moteur de la réſolution que prit Caton d'anticiper l'inſtant de ſortir de la vie ; tel eſt le parti qu'ont cru devoir prendre les différens Écrivains, qui ont mis ſur la Scène la mort ſpontanée de ce célèbre Stoïcien. C'eſt en quoi, ſans contredit, ils ſe ſont jettés, & ont entraînés d'autres dans le plus palpable abus, puiſqu'ils ont ainſi érigé le ſuicide Pſeudo-Platonicien, mais préſenté comme vraiment Platonicien, en moralité théâtrale.

J'ai ſoigneuſement évité cet écueil, & je m'en ſuis garanti avec toute la précaution que pouvait y mettre un Écrivain ſaiſi d'une juſte horreur pour ces attentats trop communs, d'un Citoyen contre lui-même. J'avais trop publiquement exprimé ces principes, pour y déroger en cette occaſion, & ne point me rappeller l'impréca-

tion vigoureuſe qui m'était échappée, à la vue ſanglante d'un Célibataire ſuicide. C'eſt le lieu de la rapporter ici.

« Ennemi de l'Hymen, impur Célibataire (1);
» Aſſaſſin des enfans, dont tu ſerais le père ;
» Ingrat envers ton Dieu, coupable envers l'Etat,
» Et ſuïcide enfin, pour dernier attentat,
» Tu ſouilles la Mort même; & ton ſupplice impie,
» Ajoûte un ſacrilège aux crimes de ta vie.

Il faut convenir que le forfait d'abréger ſa carrière, tout atroce qu'il ait été dans tous les tems, a, de nos jours, bien perdu, de ce faux luſtre que lui donnait une morale vraiment Céleſte, dont le juſte enthouſiaſme avait inſenſiblement conduit les plus reſpectables Proſélytes, à des conſéquences abuſives & deſtructives d'eux-mêmes.

« L'Ame (s'écriaient-ils) eſt immortelle, » comme la Divinité dont elle émane, & » dont, à regret, elle ne fait qu'une por-

(1) Il eſt de fait, que ſur deux mille Citoyens ſuicides, il y en a pour le moins dix neuf cent quatre-vingt-dix de célibataires. Eh ! quel eſt l'homme raiſonnable, ſi lâche ou ſi déterminé qu'on le ſuppoſe, qui puiſſe ſe réſoudre à ſe détruire, s'il a femme & enfans. Légiſlateurs des Peuples, proſcrivez le célibat : vous proſcrirez deux grands fléaux de l'humanité ; le célibat & le ſuicide.

» tion ſéparée, tant qu'elle reſte unie au » corps, matière terreſtre & périſſable. » Cette vie n'eſt donc que la meſure d'une » captivité, qui retient l'Ame éloignée de » ſon principe divin. Dégagée de ſes liens, » elle retourne à la ſource incorruptible » dont elle découle ».

Juſques-là les Philoſophes d'Athènes & de Rome, ainſi que ceux de l'Indus & du Gange, ont raiſonné ſelon les principes mêmes de la révélation (1), baſe inconteſtable de la plus ſaine croyance. Mais l'yvreſſe où les a jettés cette découverte ſublime, a bientôt égaré leur raiſon. L'Ame eſt entrée dans le chemin ſpacieux & illimité des chimères; le ſentiment précieux de ſon origine, & l'orgueil de ſa dernière deſtination, ont allumé chez elle le deſir de franchir cette vie, comme une borne humiliante, comme un intermédiaire importun. Ces idées ſuperbes l'ont étourdie ſur le ſcrupule de rompre le pacte d'alliance

(1) « *Deus creavit hominem inexterminabilem, & ad imaginem ſimilitudinis ſuæ fecit illum.*
» Lib. Sapientiæ, ch. 2. v. 23.

» *Quod litteris extet Pherecides Syrius primùm dixit animos hominum eſſe ſempiternos : antiquus ſanè : hanc opinionem Diſcipulus ejus Pythagoras maximè confirmavit* ».
Cicer. Tuſcul. L. 1.

contractée ſans ſa participation, entre elle & le corps.

« Où ſerait (s'eſt elle dit) l'inconvé-
» nient de briſer cette cloiſon d'argile,
» pour me rejoindre plutôt au Deſiré qui
» m'appelle ? Lui-même ne mine-t-il pas
» tous les jours cette priſon, à l'aide des
» injures récidivées du tems deſtructeur?
» Chaque brèche qu'il y fait, ne m'invite-
» t-elle pas à ſeconder ſes intentions? Pri-
» ſonnière ſecourue, je veux, je dois, je
» vais de ma part, contribuer à ma déli-
» vrance. Je remplis ton vœu, j'obéis à ta
» voix, Intelligence propice, Principe éter-
» nel de mon être! Enfin donc, je me dé-
» gage; portée ſur ce dernier ſouffle, je
» vole dans ton ſein ».

Telles ſont, on ſe le figure, les dernières paroles; &, dans une intention erronée, les pieuſes invocations de ces Héros, ou plutôt de ces victimes des fauſſes conſéquences où mène le dogme Platonicien. Ses maximes ſont ſi pures, ſi conſolantes, lorſque la Raiſon qui les adopte, ſe renferme dans les limites d'une ſaine Logique! Mais elles deviennent ſi dangereuſes & ſi meurtrières, quand l'imagination, égarée par l'extaſe, s'élève & ſe perd dans la région

des idées ſurnaturelles, à la lueur, toujours infidèle & funeſte, des flambeaux du fanatiſme!

Il s'en faut bien, je le répète, que, de nos jours, l'attentat ſur ſoi-même, ait pour motif & pour excuſe, le dogme précieux de l'*Immortalité de l'âme*, ſuivie de conſéquences trompeuſes. Nos ſuicides modernes ſont fort éloignés d'être des diſciples; que dis-je? des ſectaires hérétiques de Platon. C'eſt à l'école de l'athée Diagoras, qu'ils ſe ſont tous formés : c'eſt dans la thèſe impie du *Matérialiſme*; c'eſt dans l'abnégation formelle de l'*Immortalité de l'âme*, qu'ils ont puiſé l'inſouciance d'exiſter, bientôt ſuivie de l'ennui de vivre. Ils ont tous dit avec le perſonnage ſcélérat mis en ſcène par un de nos Poëtes :

« Une heure après la mort, notre âme évanouie,
» Sera ce qu'elle était une heure avant la vie.

Cette vie n'étant qu'un voyage, dont la mort leur a paru le terme, ſans eſpoir, ni conſolation au-delà, ils ont évité tous les liens qui pouvaient les attacher à la ſociété. Ils n'ont jamais connu de véritable amour, ni de véritable amitié. Le baume de ces

vertus n'a jamais pénétré le *callus*, qui ſert de cuiraſſe à leur cœur endurci; à leur cœur Coſmopolite, anti-patriote; &, pour tout dire, anti-ſocial. Sans amour, ſans amitié, ſans attachement pour lui-même, parce qu'il ſe regarde comme purement paſſif, & comme n'ayant d'autre perſpective pour ceſſer de l'être, que dans l'inſtant où il ceſſera de reſpirer; eſt-il ſurprenant que le Stoïcien de Londres & de Paris, cherche à abréger une tâche dont il ne connaît que le fardeau?

C'eſt pour m'écarter de ce type ingrat & ſtérile; c'eſt par toutes les raiſons qu'on vient de voir expoſer, que je me ſuis déterminé à faire de mon *Caton*, moins un martyre, un enthouſiaſte du Platoniſme; qu'un *Curtius*, un Citoyen magnanimement dévoué au ſalut de ſa Patrie.

Conſidérée ſous cet aſpect, la mort préméditée d'un Romain de ce caractère, forme un ſujet, ſans contredit, très-tragique, & digne de remplir cinq actes: au lieu que, le ſublime ſentiment de l'immortalité de l'âme, regardé comme l'unique principe qui conduirait Caton à devenir ſon propre deſtructeur, ne peut, à la rigueur, produire qu'une ſeule ſcène; ou, pour mieux dire, qu'un beau monologue iſolé.

Les Écrivains du tems de Jules-César, & ſur-tout du tems d'Auguſte, trop ſuivis par Plutarque, & par d'autres Hiſtoriens poſtérieurs, ſe ſont comme donné le mot pour métamorphoſer le ſuicide politique & vraiment patriotique de Caton, en un ſuicide dirigé par le plus aveugle & le plus féroce déſeſpoir, ou commandé par une inſpiration dogmatique, émanée d'une ſecte aveugle & deſtructive de toute convention ſociale. Par ce moyen, ils ont réuſſi à faire de la *mort de Caton*, ainſi offerte, un ſujet inſuſceptible d'aucun ſuccès théâtral. La raiſon en eſt ſenſible : c'eſt qu'une ſpéculation, même ſublime, n'eſt point un Drame ; & qu'un dogme (1), n'eſt point une Action. On n'aura pas lieu de faire cette ſorte de reproche à mon Ouvrage, où tout offre un Plan animé de la vie la plus active.

Je me permets dans cette Tragédie, de légers anachroniſmes, comme lorſque j'an-

(1) Ceux qui attribuent la mort de Caton à des maximes purement philoſophiques, le font mourir entre Démétrius & Ariſtonide, en diſant à ces ſages : « *Ou renverſez les principes* » *que vous m'avez inſpirés, ou permettez que je meure* ».

Et moi, je dis : « Cette circonſtance hiſtorique n'a pas dû » me priver, comme Poëte dramatique, de faire primer parmi » pluſieurs motifs qui ont pu déterminer la mort de Caton, » le plus naturel & le plus théâtral de tous, le *Patriotiſme*.

ticipe de pluſieurs années de certains évènements; & principalement, lorſque je fais mourir Cneus-Sextus Pompée, fils du grand Pompée, un peu avant l'époque hiſtorique. Je rends compte de cette licence particulière dans les notes, & j'en juſtifie les motifs. Virgile, le divin Virgile, a pris bien d'autres libertés dans l'Enéïde, en faiſant, de la prude & conſtante veuve de Sichée, une Amante éperdue du chef des Troyens; & en rapprochant, à l'égard de ces deux perſonnages, des époques (1) très-ſéparées dans l'Hiſtoire. J'ai donc uſé, quoique très-ſobrement, de ces privilèges communs à tous les Poëtes; & par ces moyens, pour leſquels tous les droits de l'Art dramatique réclament en ma faveur, je crois être parvenu à traiter le ſujet de *Caton d'Utique*,

(1) Ces deux époques ſont diſtantes de trois ſiècles & plus; & bien loin, que l'intéreſſante & vertueuſe Didon, ait trahi la mémoire de Sichée, elle préféra l'attachement pour ſes mânes, & la mort même, à l'hymen d'Iarbas, Roi des Gétules, qui ſe prétendoit fils de Jupiter, par ſa mère Garamantis, fille de Garamas, Roi de Libye. Ces licences, on l'a ſi ſouvent dit, ſont permiſes également aux Peintres & aux Poëtes. L'imagination eſt leur domaine:

. . . . . *Pictoribus atque Poëtis*
Quidlibet audendi ſemper fuit æqua poteſtas.
HOR. Art. Poët.

d'une manière vraiment Romaine, tragique & théâtrale. Je me ſuis ſur-tout attaché à faire de mon Héros, le foyer de l'intérêt de toute la Pièce.

Il n'y a point au Théâtre Français, de Tragédie, qui réuniſſe à une foule de Perſonnages intéreſſants, à une action ſi clairement développée, & à un intérêt auſſi unique & auſſi ſimple, un ſpectacle plus riche en pompes & acceſſoires héroïques; dont aucun n'eſt mendié, dont nul n'eſt amené, au beſoin, par l'induſtrie, mais qui tous ſont fondés en raiſon; & réſultent naturellement, & ſans effort, de l'eſſence & du fond même du ſujet.

Je reviens à l'attaque contre les abus du dogme Socratique, qui ſemblait inviter l'Ame à franchir d'elle-même les barrières corporelles, où Socrate, & Platon ſon organe, ne lui laiſſent voir que la priſon qui la ſépare de ſon divin principe. Je reviens, dis-je, contre ce dogme fameux, prétexté le deſtructeur légitime des devoirs civils. Je ſoutiens qu'on n'a point dû en faire la baſe ſuffiſante du parti que prit un Républicain en chef, tel que Caton, d'attenter à ſa propre exiſtence, dans l'époque où l'Etat, la Patrie, & ſur-tout la Répu-

blique (1), paroiſſoient avoir le plus preſſant beſoin de ce grand homme. Caſſius & Brutus, qui n'étaient guères que des Diſciples de Caton, ont bien pu, par précipitation & par une erreur fatale ſur l'iſſue d'une bataille, anticiper le terme de leurs jours; comme, par un déſeſpoir aveugle, le firent auſſi Pétreïus & Juba. Mais un homme tel que Caton, qui eſt mort avec toute la réflexion poſſible, s'eſt détruit, ſans doute, avec quelque (2) eſpoir que ſon trépas maintiendrait, ou rendrait aux Romains leur liberté.

J'ai établi plus haut, que la terreur univerſelle répandue ſur le Parti vaincu, après

---

(1) L'*État* ou l'*Empire Romain*, était, ou fut toujours une définition vague & illimitée; la *Patrie* était, dans l'application, une expreſſion preſque auſſi vague que celle d'*État* ou d'*Empire*, ſur-tout à l'époque de Jules-Céſar. Mais alors, tout Romain comprenait clairement, & ſentait vivement ce qu'il fallait entendre & ſentir par le mot de *Republique*.

(2) Encore une fois, je me ſuis cru fondé, & par les privilèges de la Poéſie, & même par des monumens hiſtoriques, à faire du trépas de Caton, une mort Républicaine, & d'un motif patriotique. J'ai, en faveur de mon avis, ce témoignage d'un ancien Poëte.

« *Hi mores, hæc duri immota Catonis*
» *Secta fuit: ſervare modum, finemque tenere,*
» *Naturamque ſequi*, Patriæque impendere vitam ».

la bataille d'*Actium*, & qui ne fit que s'aggraver ſous Tibère & les autres ſucceſſeurs d'Auguſte, dut fermer la bouche aux vérités hiſtoriques, & traveſtir en déſeſpoir inſenſé, ou bien en fanatiſme outré, & prétendu Platonicien (1), la fin toute patriotique de Caton. Je crois cela plus que prouvé, pour quiconque voudra analyſer avec ſoin, les détails intéreſſans de cette déſolante deſtruction de la République Romaine. Il ſera donc permis aux Anglais, nos voiſins, &, particulièrement, à un Ecrivain du mérite d'Adiſſon, de faire, au gré des privilèges ſans limites de la Nation Britan-

(1) Platon, en exaltant le dogme de l'*Immortalité de l'âme*, n'avait point pour but de généraliſer l'innocence du ſuicide ; il voulait ſeulement établir la légitimité du ſuicide de Socrate, à la faveur de l'expoſition du dogme divin, qu'il mettait dans ſa bouche. C'eſt une fauſſe application d'un excellent principe. Au ſurplus, le fait de Socrate, avalant volontairement la cigue, ne prouve rien qu'en faveur, ou en excuſe du ſuicide de Socrate, Perſonnage très-avancé en âge ; & qui, comme chef de ſecte, eût rougi de ſe rétracter devant ſes Juges, qui lui offraient cette voie de ſe ſauver. Ni Criton, ni Chæréphon, ni Xénophon, ni Ariſtippe, ni Platon lui-même, ces Apôtres de Socrate, n'attentèrent ſur leurs propres jours, ſous prétexte que l'âme devait haïr ſes liens, & s'empreſſer de rejoindre ſa ſource ſacrée. Cet abus du dogme Socratique, ne germa, & ne prit vogue, que pluſieurs ſiècles après la mort de ces hommes célèbres. Ce ne fut pas même à Athènes, mais à Rome, que ce triſte levain fermenta, & fit ſes premières, mais non dernières éruptions.

nique,

nique, adopter par Caton, pour principale juſtification d'un ſuicide théâtral, cet axiôme, qui, tout ſublime & tout Platonicien qu'il eſt, ne ſera jamais propre à faire ſur la Scène Françaiſe, ni la cauſe, ni le nœud, ni le reſſort d'un ſujet digne d'une Tragédie. Voici cette maxime, relative au dogme de l'*Immortalité de l'âme.*

» *It muſt be ſo; Plato, thou reaſoneſt well.*

A la lettre :

» Platon, cela doit être ; & tu raiſonnes bien.

D'accord, Philoſophes Anglais; pourvu que vous vous en teniez à cette maxime, comme à la deviſe, qui, vous rappellant la Céleſte origine de l'homme, l'attache au poſte quelconque où les décrets éternels l'ont placé; & non comme au cri de ſédition, qui l'inviterait à déſerter ce poſte.

N. B. On m'écrit, que parmi les perſonnes à qui mon manuſcrit a été communiqué, quelques-unes ont prétendu que ma Tragédie étoit un Opéra; d'autant que les

riches acceſſoires, les marches de troupes, les Pompes ſacrées, & les autres moyens vraiſemblables d'un grand ſpectacle, n'y ſont point épargnés. Mais, à ce compte, Eſther & Athalie ſeraient donc des Opéras. Il en faudra dire autant de Sémiramis, d'Iphigénie en Tauride, & de pluſieurs autres Tragédies de la Scène Françaiſe actuelle. Eh! depuis quand la Pompe théâtrale lui ſerait-elle interdite? Juſqu'à quand nous laiſſerons-nous reprocher qu'en France, nous avons la Tragédie ſur un Théâtre, & le Spectacle ſur un autre? Puiſque j'ai reſpecté l'*unité de lieu*, puiſqu'on ne voit dans ma Pièce, ni Dieux, ni chars volants, ni démons, ni magiciens, ni monſtres, marins, terreſtres, ou autres; ce n'eſt donc pas un Opéra, mais une Tragédie que j'expoſe.

Une autre objection auſſi peu fondée, à laquelle je vais ſuccinctement répondre; c'eſt celle-ci: « *votre Caton ſe donne la mort,* » *dans l'eſpoir de garantir à Rome la liberté;* » *& ſa mort, par la ſuite, ne produit point* » *cet effet* ».

A cela, je réponds, que l'action d'un Poëme ne s'étend point par-delà la durée du Poëme même. Virgile, au premier Livre

de l'Enéïde, fait dire par Jupiter, en parlant des Romains :

» *His ego nec metas rerum nec tempora pono ;*
» *Imperium ſine fine dedi.*

Qu'eſt devenu l'effet de cette prophétie faite aux Romains, d'un Empire qui n'aurait, ni fin, ni limites, & dont l'Énéïde a pour but, de jetter les premiers fondemens? Cet Empire eſt détruit depuis long-tems ; & Virgile, comme Poëte épique, n'en eſt pas moins à l'abri de toute critique en cette partie de ſon Poëme, parce que les évènemens poſtérieurs à l'action de l'Enéïde, ſont étrangers à ce chef-d'œuvre.

Même argument à tirer de la *Jéruſalem Délivrée*, du Taſſe. Cette Ville, enlevée aux Sarraſins par les Chrétiens, eſt tombée depuis au pouvoir des Turcs; ce qui n'empêche point que le Taſſe n'ait fait un très-beau Poëme, d'une délivrance paſſagère. Où finit l'action d'un Poëme, là, finiſſent ſes rapports obligés avec l'Hiſtoire. Si dans Athalie, le Spectateur ou le Lecteur allait penſer à l'ingratitude future de Joas, rétabli ſur le Trône, il ſerait impoſſible de s'intéreſſer à ſon rétabliſſement.

Que Jules Céſar, pluſieurs années après la mort de Caton, ait affecté le deſpotiſme; cela, je le répète, eſt indifférent à mon ſujet. Il me ſuffit que Caton, en mourant, ait raiſonnablement pu ſe flatter d'avoir aſſuré la liberté de Rome.

Il me reſte à faire obſerver que MM. les Comédiens Français m'avaient invité à leur faire connaître mon *Caton d'Utique*, par une lecture qui devait ſe faire dans une de leurs aſſemblées. Tout ſemblait diſpoſé pour cela. Ils paraiſſaient même généralement être dans l'intention de mettre mon *Caton* ſur la Scène, même avant la repriſe de mon *Ajax*, laquelle, comme on ſait, vers le tems de celle de *Briſéis*, fut annoncée dans les Papiers périodiques. Mais j'ai réfléchi qu'un ſujet auſſi auſtère, auſſi ſtoïque & auſſi inſolite ſur notre Théâtre, que la *Mort de Caton*, de la manière dont j'ai cru devoir la traiter, ne pouvait pas manquer de gagner à ne paroître ſur la Scène, qu'après avoir ſubi le jugement du Public, & le grand jour de l'Impreſſion.

Le Spectateur qui ne ſe trouvera aux repréſentations de ma Pièce, qu'après avoir

lu cet *Avant-Propos*; c'eſt-à-dire, après avoir en quelque ſorte, diſcuté tranquillement avec moi les points d'objections qu'on peut me faire, & que je m'attache à y combattre, me jugera, ſans contredit, avec une critique plus sûre, un diſcernement plus éclairé, un préjugé plus favorable.

PERSONNAGES.

CATON D'UTIQUE.
PORCIE, fille de Caton.
TULLIE, fille de Cicéron.
BRUTUS.
JULES-CÉSAR, Dictateur.
MARC-ANTOINE, Lieutenant de Céſar.
SCIPION, jeune Général du parti de Pompée.
JUBA, Roi de Numidie.
LE PRINCE JUBA, fils aîné du Roi Juba.
LE PRINCE IARBE, frère puîné du Prince Juba.
EROX, Eſclave de Caton.
UN PRÉFET des Troupes.
TROUPES Pompéïennes.
TROUPES Céſariennes.
LE GRAND-PRÊTRE de la Colonie.
PRÊTRES ET PRÊTRESSES de l'Hymen.
CORTÈGE de la pompe ſacrée.
JOUEURS ET JOUEUSES d'inſtrumens.
PÉTRÉIUS, Capitaine Pompéien. (*Il ne figure qu'en récit*).
UN TRIBUN Militaire.
FAUSTUS, affranchi de Brutus.
CIMBER, Préfet des portes *Palygèthes*, ou conſacrées aux réjouiſſances.
VESTALES.
UNE VOIX, une ſeconde voix, une troiſième voix.
GLADIATEURS.
LICTEURS.
MINISTRES des Funérailles.

La Scène eſt à Utique.

*Le lieu de la Scène remplit exactement la règle de l'*unité de lieu. *Deſtiné à une action très-variée, & à de grands mouvemens, il eſt fort eſpacé. Au côté droit, à l'égard des Spectateurs, eſt une grotte, dont on ne voit que l'entrée. Suivent pluſieurs obéliſques, dont le plus proche & le plus apparent, eſt celui d'Ariſtippe. Suit un bois conſacré à Pluton, puis un obéliſque, puis une route publique. C'eſt par-là que les troupes de Jules-Céſar défilent ſur la Scène. Paſſé cette route, ſe préſente de biais l'entrée du Temple de l'Hymen, qui n'occupe qu'un tiers du fond de la Scène. La ville d'Utique, occupe, par la projection de ſes remparts, tout le côté gauche du Théâtre, à l'égard du Spectateur; & tout le retour du fond, juſqu'au Temple de l'Hymen. Ce côté gauche commence par un Autel, & une Statue de Veſta.*

L'inſcription de l'Autel, porte :

VESTÆ UTICENCI
EREXIT
CNÆUS POMPEIUS SEXTUS,
MAGNI FILIUS,
CONSULARIS.
ANNO U.C.
DCC. VI.

Suit la Statue (1) *& l'Autel de la liberté.*

(1) *Le coſtume de cette Statue, doit être, à l'égard de la tête, le* chapeau viril, à bords rabatus, *ſymbole de la liberté. Sa ſtole,*

L'inſcription de l'Autel, eſt:

LIBERTATI PUBLICÆ
EREXIT
M. PORCIUS CATO, PRÆTOR
UTICÆ.
ANNO U.C.
DCC. VI.

Suivent les portes polygèthes, ou conſacrées aux réjouiſſances. Plus loin, ſont d'autres portes. Suivent des remparts nuds (1), qui font tout le circuit de la Scène, juſqu'au Temple de l'Hymen, & qui ſont entremélés de tours. On n'apperçoit que dans le lointain, le haut de quelques édifices.

---

ou robe, doit, au moyen d'une ceinture, être retrouſſée juſqu'aux genoux. La Déeſſe doit, d'une main, tenir une épée nue; & de l'autre un foudre, à côté duquel s'élève du piédeſtal, & à demi-corps, une Euménide ou Furie, dont le regard & l'attitude annoncent qu'elle eſt la gardienne de ce foudre, qui doit être doré, à l'imitation du foudre de Jupiter Capitolin. Des caſques, des lances rompues, en ex voto, *ornent les deux pans viſibles du piédeſtal de la Statue. La plate-forme de l'Autel eſt terminée aux quatre coins en forme de lance, à l'un deſquels Erox, au troiſième Acte, ſuſpend ſon poignard, à l'aide d'une chainette adaptée au manche, & marque caractériſtique des poignards, qu'on tolérait autrefois aux eſclaves à la ſuite de leurs maîtres.*

(1) *Ces remparts nuds, ſelon l'exigence de l'action, ſe trouvent couverts de Spectateurs & de Soldats.*

CATON D'UTIQUE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE ROI JUBA, LE PRINCE JUBA, LE PRINCE IARBE.

LE ROI JUBA.

APPROCHEZ-VOUS, mes fils ; l'intérêt de l'Afrique
Vous raſſemble avec moi ſous les remparts d'Utique.
Je prétends avec vous, concerter des deſſeins,
D'où dépend notre ſort & celui des humains.
Prêtez tous deux l'oreille aux volontés d'un père.
Mais parlez; votre zèle eſt-il prêt à tout faire?
Juba, deux fils vivans, manquerait-il d'appui?
Eſt-ce au ſang d'Iarbas, que je parle aujourd'hui?

LE PRINCE JUBA.

Le ſang de Jupiter eſt digne de ſa ſource,
Seigneur; de vos ſuccès, ſuivez la noble courſe.
Sous quel aſtre inconnu, dans quels lointains climats,
Vos enfans craindraient-ils d'accompagner vos pas?
Ah! ſi l'heureux Juba, cinq ans avant ſon frère,
Prouva dans les combats, qu'il vous avait pour père;
Le croyez-vous, Seigneur, aujourd'hui moins jaloux
De ſoutenir ſon droit en s'immolant pour vous?
Prononcez donc, grand Roi, que faut-il que je faſſe?

LE PRINCE IARBE.

J'ignore le projet qu'à conçu votre audace;
Mais quelque ſoit, Seigneur, ce généreux deſſein,
J'ai même droit qu'un frère, à vous prêter ma main.
Juba m'oppoſe en vain l'ordre de la naiſſance;
Mon courage indigné, franchit cette diſtance:
Et s'il faut aujourd'hui, ſeconder vos travaux,
Attendez-vous, Seigneur, à voir deux fils rivaux.

LE ROI JUBA.

Rivalité bien douce, & que je vois en père!
Mes fils, écoutez-moi: ma Couronne m'eſt chère.
Je voudrais la tranſmettre à mon ſang, à mon nom.
Le Ciel m'en eſt témoin, j'ai cette ambition;
Et c'eſt avec mépris que je verrais le Trône,
La pompe, la grandeur, l'éclat qui l'environne,
Si je ne préſumais vous laiſſer à tous deux,
Tout ce qu'un Diadème a de droits glorieux.

Quel fruit me revient-il d'une fatale guerre ?
C'eſt pour vous que mon bras enſanglanta la terre.
Pour vous j'ai terraſſé plus d'une légion,
Et fait mordre la poudre au brave Curion.
Un trophée érigé ſur les rives du Tage,
Fera paſſer ces faits, & mon nom, d'âge en âge.
Pompée en fut jaloux, & vit avec chagrin,
Un allié Numide, égaler ſon deſtin.
Ce grand homme écouta, d'une oreille rivale,
L'offre que je lui fis de le ſuivre à Pharſale.
Je ne ſais quel démon, dont le ſombre flambeau,
Sur la plage du Nil lui marquait ſon tombeau,
Le faiſait réſiſter à mon aide propice,
Et dirigeait ſes pas vers le noir précipice.
Cnéus, d'un trop beau nom, jeune & foible héritier,
L'a ſuivi chez les morts, ſans cueillir un laurier.
Un Chef adoleſcent, qui n'a que du courage,
Scipion recueillit les reſtes du naufrage,
Se ſouvint de quel œil Juba voit les haſards,
Et vint à mes drapeaux, mêler ſes étendarts.
Conſtant à ſon parti comme à la République,
Le Sénat & Caton, l'ont ſuivi dans Utique;
Le Sénat & Caton.... mais Caton ſeul, dit tout;
Lui ſeul dans ce grand corps conſeille, agit, réſout.
Céſar le ſait ſi bien, que vainqueur de Pompée,
Maître de l'Univers par le droit de l'épée;
Des lauriers de Pharſale il croit perdre le fruit,
Et doute avoir vaincu, ſi Caton n'eſt détruit.

Voilà ce qui l'attire aux rivages d'Afrique.
Le ſort de Rome ainſi, va dépendre d'Utique.
Quel parti ſuivrons-nous? Mes fils, dictez la loi,
Je ne veux conſulter que votre amour pour moi.

LE PRINCE JUBA.

Vous avez deux enfans; employez leur courage;
Mais les conſeils, Seigneur, ſont le fruit d'un autre âge.
Daignez-vous oublier que nous ſommes vos fils?
Comptez ſur nôtre zèle, & peu ſur nos avis.
Voici pourtant celui que je crois ſalutaire....,
Si j'oſais le ſoumettre à tout autre qu'un père.

LE ROI JUBA.

Parlez, Prince, parlez.

LE PRINCE JUBA.

L'aſcendant des Romains,
D'un joug univerſel menace les humains:
Mais le joug eſt lui-même à la porte de Rome;
Elle craint de paſſer au pouvoir d'un ſeul homme.
Céſar a tout conquis, hors vous & Scipion,
Et ce Sénat Romain, dont l'âme eſt chez Caton.
Si Céſar, malgré vous, ſoumet la République,
Ainſi que des Romains, c'en eſt fait de l'Afrique.
Vos palmes, vos lauriers, vont ſécher ſur vos pas;
Vous recevrez la loi dans vos propres États.
Un ſeul jour va briſer ce ſceptre héréditaire;
Et l'allié de Rome en devient tributaire.

C'eſt aſſez vous livrer à des revers certains,
Aſſez vons dévouer pour ces Républicains.
Vous avez embraſſé la plus juſte querelle;
Mais peut-être eſt-il tems d'oublier avec elle,
Un Parti vainement approuvé par les Dieux;
Et, l'on ne ſait pourquoi, toujours trompé par eux.
Qu'entre le Ciel & nous, la faute ſoit commune;
C'eſt le torrent, ſuivons Céſar & ſa fortune;
Afin que du Sénat Jule victorieux,
Vous conſerve le Trône où régnoient vos ayeux.

LE ROI JUBA.

C'eſt à vous de parler, Iarbe.

LE PRINCE IARBE.

Après mon frère,
Je l'oſerai, Seigneur; j'obéis à mon père.
Si nous abandonnons le parti du Sénat,
Je le veux croire, Jule aſſervira l'Etat,
Diſpoſera du globe, en vrai tyran, peut-être....
Mais alors dans Céſar je ne vois plus qu'un maître.
Qui dira que nul prix aux transfuges n'eſt dû,
Ou qui nous punira d'un ſervice rendu;
Ainſi que d'Akhillas, l'attente fut trompée,
Lorſqu'il lui préſenta la tête de Pompee.
Qui d'ailleurs, oſerait nous aſſurer, Seigneur,
Qu'aux Atlantiques bords, Céſar ſera vainqueur;
Que les Dieux, à la fin, las de tant d'injuſtices,
Au Parti vertueux, ne ſeront pas propices?

Alors, de Scipion, de Caton, du Sénat,
Quelle grace eſpérer après notre attentat ?
Ainſi, la sûreté, l'honneur, la politique,
Veut que nous combattions pour les remparts d'Utique.
C'eſt mon avis, Seigneur, puiſque vous l'exigez.

LE ROI JUBA.

Mes enfans, á regret je vous vois partagés;
Mais de ces deux conſeils un troiſième peut naître.
Il m'eſt venu, mes fils, il vous plaira, peut-être :
Je prévois qu'il pourra nous ſauver tous les trois.
Un Dieu, ſans doute, un Dieu nous parle cette fois.
(*Au Prince Juba.*)
Prince, à votre penchant livrez vous ſans ſcrupule;
Courez ſeul vous jetter dans le parti de Jule.
S'il eſt vainqueur, mon fils, vous parlerez pour nous;
Et s'il ſuccombe, alors nous plaiderons pour vous.
Embraſſez-nous; partez; que les Dieux ſoient vos guides.
(*Le Prince Juba ſort.*)
Mais je vois Scipion; retirons-nous.

SCENE II.

LE ROI JUBA, LE PRINCE IARBE, SCIPION, CATON, TROUPES, PRÉFETS DES TROUPES, TRIBUN PRÉTORIEN, TRIBUNS MILITAIRES.

SCIPION.

NUMIDES,

Demeurez; recevez l'adieu de Scipion.
Les marques du pouvoir vont paſſer à Caton.
Un décret eſt porté, qui m'appelle en Sicile.
Rome m'a confié cette terre fertile.
L'orage m'a jetté ſur les plages d'Atlas;
Mais nul chef ne doit être où ſon poſte n'eſt pas.
Mon devoir me demande aux rives d'Aréthuſe;
La ville d'Hiéron, l'antique Syracuſe,
A déjà, ſur ſes murs, placé mes étendarts.
C'eſt, ô mes Citoyens, à regrets que je parts.
Mais je laiſſe en partant un ſupport à l'Afrique:
Je confie à Caton la défenſe d'Utique.
Je mets, ſans héſiter, ſous ſa ſtoïque main,
L'élite du Sénat & du Peuple Romain.
J'eſpère en cette Troupe à Pharſale échappée;
Et j'eſpère en Juba, l'allié de Pompée.

LE ROI JUBA.

Dites auſſi le vôtre, & celui de Caton;
N'en doutez point, Romains, je ſoutiendrai ce nom.
Quoique né Souverain, au Trône Numidique,
Il m'eſt doux de mourir pour votre République.
Au grand (1) Pompée, à vous, j'ai montré ce deſir;
Le paſſé vous répond ici de l'avenir.
Heureux, ſi les Deſtins, à mes vœux plus dociles,
Daignaient calmer enfin vos diſcordes civiles;
Si les propices Dieux, permettaient à mes mains,
De ne plus ſe baigner dans le ſang des Romains!

SCIPION.

Puiſſent-ils en effet abréger cet orage!
(*Aux Tribuns Militaires*).
Approchez-vous, Tribuns; qu'un ſerment vous engage.
Il faut à votre Chef, il faut à Scipion,
Jurer de ſuivre en tout les ordres de Caton.

LE TRIBUN PRÉTORIEN.

Nous le jurons, Seigneur; nous promettons à Rome,
Dont Utique, peut-être, eſt le dernier phantôme,
D'obéir à Caton; de ſuivre les deſſeins
Qu'aux plaines de Pharſale ont trahi les Deſtins.

---

(1) Corneille fait dire à Cornélie, par ſon mari Pompée.

« Le Roi Juba nous garde une foi plus ſincère;
» Chez lui tu trouveras, & mes fils & ton père.
» Mais quand tu les verrais deſcendre chez Pluton,
» Ne déſeſpère point du vivant de Caton.

UN

UN PRÉFET DES TROUPES.

Seigneur, l'ordre eſt rempli ; commandez la Revue.

SCIPION.

Cette prérogative au nouveau Chef eſt due.
Caton, ſur ce rouleau, qu'il ne méconnaît pas,
Diſtribûra les prix aux plus dignes ſoldats.

(*Scipion donne ici à Caton le bâton de commandement, autour duquel eſt roulée une liſte, contenant le nom des Guerriers qui ont mérité des récompenſes. Auſſi-tôt les Licteurs quittent Scipion, & viennent ſe placer derrière Caton. Le Roi Juba & le Prince Iarbe vont ſe mettre à la tête de leurs troupes, à la ſuite de l'armée Romaine*).

CATON, *à Scipion.*

Allez, noble Guerrier, jeune eſpoir de notre âge;
Et ſoutenez le nom des vainqueurs de Carthage.

(*Scipion ſe retire*).

SCENE III.

CATON, LE TRIBUN PRÉTORIEN, TROUPES.

(*Marche des Troupes en préſence de Caton, ſiégeant ſur la chaiſe Curule. Ses Licteurs l'environnent. Il a près de lui un Tribun debout, & une table où ſont des anneaux de Chevalier, des baguettes de commandement, des brevets, des couronnes civiques, des couronnes murales & des couronnes navales. Il y a, de tems en tems, des haltes marquées par le ſilence des inſtrumens. A chacune de ces poſes, le Tribun Prétorien qui ſe tient à côté de Caton, touche un ou pluſieurs Guerriers de ſa baguette. Ces Guerriers fléchiſſent un genou devant le Général, qui leur diſtribue la récompenſe méritée.*

MARCHE.

Premiere poſe.

LE TRIBUN PRÉTORIEN.

A L'ORDRE de ſes Chefs docile en tous les tems,
Accius a forcé quatre retranchemens.
Sans quitter ſa cuirace, il a franchi le Tage.
Chargé par Scipion d'un important meſſage,
Ni fleuve, ni torrent, n'a pu le retarder.

CATON, *donnant à Accius la baguette de Centurion.*

Tu ſçus bien obéir; tu ſauras commander.

MARCHE.

Deuxième poſe.

LE TRIBUN.

Ces deux frères jumeaux, émules en courage,
De monter ſur la brèche ont brigué l'avantage.
Byzance s'eſt rendue à leurs efforts heureux.

CATON.

La Couronne murale eſt le prix de tous deux.

MARCHE.

Troiſième poſe.

LE TRIBUN.

Sabinus, à lui ſeul, a ſauvé ſon navire.
Il avait contre lui la flotte de Corcyre.
Son courage, ſon art à profiter du vent,
A fait, en ſa faveur, changer l'évènement.
Cinq Aigles, par lui ſeul, échappent à Pharſale.

CATON.

Donnons à Sabinus la Couronne roſtrale.

MARCHE.

Quatrième poſe.

LE TRIBUN.

Criſpus, né dans Crémone, eſt ſimple Plébéïen;
Mais par l'âme, Seigneur, il eſt Patricien.
Senſible, généreux, vigilant, intrépide,
Tout affecte ſon cœur, & rien ne l'intimide.

Toujours, s'il faut combattre, il s'arme le premier.

CATON, *mettant au doigt de Criſpus un anneau d'or.*

Sois déſormais, Criſpus, un digne Chevalier.

MARCHE.

Cinquiéme poſe.

LE TRIBUN.

Ce généreux Gaulois, devant Alexandrie,
En expoſant ſes jours, m'a conſervé la vie.
Je nâgeais dans mon ſang, de glaives entouré :
De trois Prétoriens ſon bras m'a délivré ;
Dans le flanc du troiſième il a laiſſé ſa pique.

CATON, *ſortant de ſon ſiège avec empreſſement.*

Reçois, brave Gaulois, la Couronne civique.

(*Fin de la Marche. Caton ſe lève par honneur, au moment où le Roi Juba paſſe en revue devant lui à la tête des troupes auxiliaires. Ce Roi & ſon fils, ſaluent Caton de la pique ; & le Porte-Etendart des troupes Numides, ſalue du drapeau ce même Général*).

SCENE IV.

CATON, SUITE, EROX.

EROX.

SEIGNEUR, je vous annonce une faveur du Sort:
Deux vaiſſeaux Rhodiens ſont entrés dans le Port.
De l'un, j'ai vu ſortir votre fille, & Tullie;
De l'autre, Lentulus, Dolabella, Décie;
Vingt autres Sénateurs; & ce jeune Brutus,
Qui doit à vos leçons ſes naiſſantes vertus.

CATON.

Mille graces au Ciel, Erox; qu'un ſacrifice
Achève de le rendre à nos deſirs propice.
Toi, cours vers Pétréïus, qui commande le Fort,
Qu'il apprenne le bien qui nous arrive au Port;
Cours auſſi vers Juba, dont tu connais le zèle;
De Brutus conſervé, porte lui la nouvelle.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

PORCIE, TULLIE.

PORCIE.

RIEN n'eſt plus vrai, Tullie; abjure ton erreur;
Mes yeux l'ont reconnu.... mais plus tard que mon cœur.
C'eſt Brutus. Il marchait entre Aurele & Décie.
Il ſortait avec eux du vaiſſeau l'Orythie.
Lui ſeul fixait les yeux de tous nos Citoyens.
C'eſt Brutus; car Porcie a rencontré les ſiens.

TULLIE.

J'excuſe cette erreur; c'eſt l'eſpoir qui la cauſe.
Sur ſon charme impoſteur quelle âme ne repoſe?

PORCIE.

Plus pur que le bonheur, & plus durable encor,
C'eſt le ſeul bien reſté des biens de l'Age d'Or.

TULLIE.

Pharſale a retranché ces trop douces chimères,
Ses champs ſont abreuvés de nos larmes amères.

Pharſale fut contraire, & fatale aux Vertus :
Le fer y moiſſonna le dernier des Brutus.
Son courage a long-tems diſputé la victoire :
Mais enfin, ce Héros eſt mort couvert de gloire.
Nos Troupes m'ont hier confirmé ce récit.

PORCIE.

Hors ſa mort, tout eſt vrai dans ce qu'elles t'ont dit....
Mais, Ciel ! de quel objet notre vue eſt frappée !

TULLIE.

Brutus !

PORCIE, *à Tullie.*

Voi de nous deux, voi qui s'étoit trompée.

SCENE II.

PORCIE, TULLIE, BRUTUS.

BRUTUS.

O PORCIE ! O Tullie ! O momens les plus doux !
Ne m'abuſé-je point ? Eſt-il vrai que c'eſt vous ?
Tout ce que Rome admire.... & que mon cœur adore,
Se peut-il qu'à mes yeux, le Deſtin l'offre encore ?
Mais quels nouveaux revers auriez-vous éprouvés ?
Quoi ? C'eſt par des ſanglots que vous me répondez !
Comment interpréter cette triſteſſe ſombre ?
Quel nuage imprévu jette entre nous ſon ombre ?
Brutus revoit Porcie, & Porcie à Brutus,
En vain cherche que dire, & ne le comprend plus !

O funeſte contrée, ô Pharſale fumante!
Périſſe juſqu'au nom de ta Plaine ſanglante;
Où j'ai perdu tous Ceux dont l'illuſtre amitié,
De ce cœur tout ſenſible occupait la moitié!
De mes chers Citoyens tu dévores la cendre....
Après de tels regrets devais-je encor m'attendre,
Que l'atroce aſcendant de ton fatal ſéjour,
Ainſi qu'à l'amitié, fût contraire à l'amour?
Digne ſang de Caton! détruiſez ce reproche.
Vers vous, ſongez-y bien, c'eſt Brutus qui s'approche;
Brutus, qui dès l'enfance élevé près de vous,
Eprouva par degrés des ſentimens ſi doux;
Brutus, qu'en expirant, vous deſtina Marcie:
Qu'un regard ſur l'Époux qui dut être à Porcie....
(*A Tullie*).
Fille de l'Orateur qui charme les eſprits,
De ma fidèle ardeur obtenez-moi ce prix.
Ah! qui peut mieux que vous diſſiper ſa triſteſſe?
Au nom de l'Amitié! plaidez pour la Tendreſſe.

TULLIE.

Quel beſoin d'éloquence en faveur de tes feux?
Pourquoi douter, Brutus; & récuſer tes yeux?
Conſulte mieux les ſiens, ton Oracle ſuprême.
Eh bien? Brutus encor, doute-t-il qu'on ne l'aime?

PORCIE.

Puiſque l'amour, en vain prétendrait ſe cacher;
Qu'au ſilence, tous deux, vous voulez m'arracher;
Dans mes plus chers ſecrets, puiſque je ſuis trahie,
Et par mon propre trouble, & même par Tullie;

L'un & l'autre aujourd'hui, ſoyez donc ſatisfaits.
Eh bien! Brutus, je t'aime encor plus que jamais.
Je goûte à te le dire une douceur extrême;
J'en atteſte les Dieux, oui, cher Brutus, je t'aime.
Mais qu'en préſumes-tu, dis; & quel fol eſpoir,
Même de cet aveu, pourrais-tu concevoir?
La Patrie aux abois, touche aux bords de la tombe,
Et ſous l'Ambition, la Liberté ſuccombe.
Rome n'eſt plus qu'un nom que prononce à regret,
Quiconque a de l'État pénétré le ſecret.
Pharſale a tout détruit: ſous ſes drapeaux profanes,
Les meilleurs des Romains ont paſſé chez les Mânes.
Rien ne peut relever le Coloſſe abattu.

SCENE III.

PORCIE, TULLIE, BRUTUS. CATON, *ſans d'abord être vu, & quittant la lecture de dépêches qu'il tient à la main.*

PORCIE.

POUR me parler d'hymen, quel inſtant choiſis-tu?
Comment crois-tu par moi tes offres regardées?
Va, les deuils de mon cœur corrompent ces idées.
La fille de Caton peut adorer Brutus;
Mais, par les maux publics, mes ſens ſont combattus.
Dis-moi comment l'amour pourrait trouver ſa place
Dans un cœur accablé de l'Humaine diſgrace.

Eſt-il ſaiſon d'aimer en de pareils revers ?
Suis-je à moi, quand je vois s'écrouler l'Univers ?
Je crois à ton penchant, & je connais ton âme :
Tu peux mal-aiſément, te paſſer de ma flamme.
Rappelle ta vertu, pour dompter ce tourment.
Prends ton parti, Brutus, en ce fatal moment :
Malgré tout mon amour, malgré mon trouble extrême,
Pour la dernière fois, je t'ai dit que je t'aime.

(*Ici Caton ſe montre, & ſurprend Brutus, ſe jettant déſeſpéré aux pieds de Porcie*).

C'eſt mon Père ! Ah ! Brutus.

CATON.

Remettez vos eſprits.
Eſt-ce un père, un ami, qui vous rend interdits ?
Va, Brutus, cher Brutus, n'écoute pas Porcie.
J'approuve vos amours, qu'autoriſa Marcie.
Que le plus ſaint hymen vous uniſſe tous deux ;
Je veux aujourd'hui même en conſacrer les nœuds.
Sois Citoyen, Brutus ; ſois Romain ; ſois plus qu'homme ;
Et jure dans ſa main la liberté de Rome.

(*Ici, Caton prend la main de Brutus, & la met dans celle de Porcie*).

BRUTUS.

Je la jure à Porcie, à ſon père Caton,
Aux Brutus, mes ayeux, qui m'ont tranſmis leur nom.
Rome ! je défendrai ta franchiſe ſacrée :
Et s'il eſt un Tyran, dont l'audace abhorrée

Affecte dans tes murs le pouvoir ſouverain,
Je me voue au devoir de lui percer le ſein.

PORCIE.

Et moi, par un ſerment digne en tout de Porcie;
Moi, Fille de Caton, & Fille de Marcie,
Je me voue à Brutus; & je jure aujourd'hui,
De vivre ſa Compagne & mourir avec lui.

TULLIE.

O que cette union me flatte, & ſera belle!
Pour Cicéron mon père, agréable nouvelle!
Vivez & proſpérez, magnanimes époux.
Que notre Liberté puiſſe revivre en vous!
Qu'après mille & mille ans, votre noble aventure,
Soit encor l'entretien de la race future.
Brutus eſt à Porcie, & Porcie à Brutus!
Ce jour aura donc vu s'allier les Vertus.
(*A Caton.*)
C'eſt moi, Caton, c'eſt moi, qui ſuppléant Marcie,
Aux Autels de l'Hymen préſenterai Porcie?

CATON.

Je ſais quel intérêt vous portez à tous deux.
Je ſais que leur bonheur eſt l'objet de vos vœux.
De ce même bonheur puiſque l'aurore brille;
Fille de mon ami, je vous remets ma fille.

TULLIE.

Au ſortir de mes mains, il me ſera bien doux,
Seigneur, de la remettre aux mains de ſon époux.
Mais quelqu'un vient.

SCENE IV.

ACTEURS PRÉCÉDENS, EROX.

EROX, *à Caton.*

SEIGNEUR, dans toute la contrée,
Vos ordres ſont ſuivis pour la Pompe ſacrée.
Le Peuple, le Sénat, les Miniſtres ſont prêts.

CATON.

Il faut, il faut, Erox, en changer les apprêts.
Dis leur ce qu'attend d'eux Rome en cette journée;
Cours diriger leurs pas vers l'Autel d'Hymenée.

(*Erox avant de ſortir de la ſcène, frappe au Temple de l'Hymen. Les portes s'ouvrent; Erox parle aux Miniſtres du Temple. On apperçoit l'Autel & la Statue de l'Hymen, autour deſquels ſont rangés des Prêtres & des Prêtreſſes, occupés à parer la Statue & l'Autel de feſtons. L'Hymen tient un flambeau allumé*).

TULLIE, *s'approchant de l'Autel de l'Hymen.*

Hymen, toi dont le joug eſt étranger pour moi,
J'amène à tes Autels, je range ſoûs ta loi,
Celle qu'à l'amitié, va dérober ta flamme;
Celle enfin, avec qui je ne feſais qu'une âme.

Répands sur leurs liens, que tu vas consacrer,
Un bonheur, qui pour eux, puisse toujours durer.

(*Ici Tullie prend des mains d'une Prêtresse, une guirlande ; elle en pare la Statue de l'Hymen*).

Souffre, propice Hymen, que ma main te décore.
En faisant leur bonheur, tu fais le mien encore.

CATON.

Il est enfin venu, l'instant que j'attendais,
Et que hâtaient mes vœux pour ces deux chers objets.
Nature! c'est ici que je sens ton empire.
Verse en mon cœur ton charme & ton heureux délire.
J'éprouve qu'en dépit des stoïques vertus,
De l'homme, en ces momens, tous les sens sont émus.
Oui, ce jour fortuné comble mon espérance....
Mais la Pompe sacrée, à nos regards s'avance.

SCENE V.

ACTEURS PRÉCÉDENS. LE GRAND-PRÊTRE D'UTIQUE. PRÊTRES ET PRÊTRESSES DE L'HYMEN. CORTÈGE.

(*Détachement de Guerriers Romains & Auxiliaires précédés de trompettes & de cymbales ; la marche de ce Détachement eſt fermée par trois Prêtreſſes, dont l'une préſente à Caton, l'autre à Brutus & à Porcie, une couronne d'épis dorés. La troiſième préſente à Tullie une couronne de jaſmin. Ici ceſſent les trompettes & les cymbales, ſuccède une marche lyrique de Joueurs & Joueuſes d'inſtrumens ; tels que flûtes, hauts-bois, luths & tambourins, leſquels précèdent un Détachement de Jeuneſſe Romaine de l'un & de l'autre Sexe. Suit immédiatement la marche des Prêtres & Prêtreſſes de l'Hymen. Caton tenant par la main Brutus, & Tullie tenant par la main Porcie, ſe rendent à l'Autel de l'Hymen, en paſſant entre les deux lignes, ſur leſquelles ſe range toute la Troupe couronnée de fleurs*).

TULLIE, *en préſence de l'Autel.*

O MON père ! ou plutôt, père de la Patrie !
Dont le nom ſe prononce avec idolâtrie,

Dont la propice voix de Rome extermina
Les Verrès, les Manlie (1) & les Catilina!
Je crois pour les Romains, je crois plus faire encore;
En livrant à Brutus l'épouſe qu'il adore.
Brutus! chère Porcie! agréez mes ſouhaits:
Que les Dieux ſur vos jours épuiſent leurs bienfaits.

LE GRAND-PRÊTRE.

Hymen, de tous les Dieux, le plus propice à l'homme;
Hymen, en ces momens, dernier eſpoir de Rome;
Souffre qu'à tes Autels, conduits par les Vertus,
Viennent ſe préſenter & Porcie & Brutus.
(*Le Grand-Prêtre enveloppe d'un même feſton, la main de Brutus & celle de Porcie*).
Conſacre ce lien. De leur race féconde
Fais ſortir les ſoutiens, ou les vengeurs du Monde.

BRUTUS, *mettant un anneau au doigt de Porcie.*

Je jure à ma Porcie une éternelle foi.

PORCIE.

Je jure à mon Brutus, l'amour .... qu'il a pour moi.
Oui, pour toi, je renonce à la Nature entière:
Et lorſque le trépas fermera ta paupière,
La même heure, Brutus, viendra clore mes yeux.

LE GRAND-PRÊTRE.

Songez à vos ſermens, ils ſont connus des Dieux.

---

(1) Lucius-Manlius (d'autres l'appellent Caïus-Mallius) fut le principal complice de Catilina, & périt avec lui les armes à la main, dans le combat mémorable où les troupes rébelles furent défaites par Marcus-Pétréïus, le même Perſonnage dont il eſt queſtion à la fin du premier Acte, & vers la fin du cinquième.

Pour mieux, de leur accueil, voir l'offrande ſuivie,
Miniſtres des Autels, écartez tout impie.

(*Tullie préſente un gâteau à chacun des deux époux, qui les vont poſer ſur l'Autel. Enſuite Brutus prend la coupe ſacrée remplie de vin, & en fait une libation à l'Hymen ; puis, il en boit une partie. Porcie ſuit ſon exemple*).

BRUTUS.

Flambeau vivant, Hymen, ſource de notre ſort,
Toi ſeul, entre les Dieux, tu rejettes la mort.
Tu proſcrits l'appareil d'une pompe ſanglante.
De miel & de froment, ton culte ſe contente.
Germe de l'Univers, lien des Nations,
Reçois ce pur hommage, & ces libations.

LE GRAND-PRÊTRE.

Ciel ! ô Ciel ! qu'ai-je vu ? Quels prodiges funeſtes !
Le feu, de cette offrande abandonne les reſtes.
Ces feſtons ſont flétris ; l'antre ſacré s'eſt plaint :
Et le flambeau d'Hymen, s'eſt de lui-même éteint.

TULLIE.

Dieux ! quels malheurs pour eux, faut-il que j'enviſage ?

CATON, *à Brutus en lui ſerrant la main.*

Va ; ſervir ſon pays, c'eſt toujours bon préſage.

SCENE VI.

SCENE VI.

ACTEURS PRÉCÉDENS, UN TRIBUN MILITAIRE.

LE TRIBUN.

LA flotte de Céſar touche aux bords Libyens, Seigneur.

CATON, *fermement.*

Suis moi, Brutus.

BRUTUS.

Aux armes, Citoyens!

(*Caton & Brutus dépoſent leurs couronnes de fête ſur l'Autel de l'Hymen. Autant en font les Guerriers qui ont aſſiſté à cette pompe. Le beau-père & le gendre, à qui le Tribun préſente leurs caſques & leurs boucliers, ſe mettent, l'épée à la main, à la tête de ces Guerriers, & de tous ceux qui accourent à leur rencontre. Brutus, en partant, confie à Tullie ſa chère Porcie, qui eſt reconduite dans la Ville par la pompe ſacrée, au ſon des inſtrumens de joie; tandis que, d'autre part, on entend retentir la trompette guerrière*).

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIÈRE.

TULLIE, PORCIE.

PORCIE.

TULLIE, il eſt trop vrai, Céſar a la victoire.
Nous n'avons, du combat, obtenu que la gloire.
Arrogant, & plus fier de ce qu'il a perdu,
Sur ces bords indignés, Céſar a deſcendu.
Ici comme à Pharſale il triomphe de Rome.
Déjà ſes légions ont rempli l'hippodrome.
Les vois-tu s'avancer?

TULLIE.

Et je vois d'autres parts
Juba, Caton, Brutus, qui couvrent nos remparts.

SCENE II.

TULLIE, PORCIE, CATON, BRUTUS, CÉSAR, MARC-ANTOINE, LE ROI JUBA, TROUPES POMPÉIENNES ET AUXILIAIRES, TROUPES CÉSARIENNES.

CATON.

ACCOUREZ, accourez, troupes de la Patrie.

BRUTUS.

Volons la ſecourir; nous lui devons la vie.

CATON.

Vous défendez ici, vos femmes, vos enfans.

BRUTUS.

Romains, vous combattez pour chaſſer les tyrans.
Contre un nouveau Tarquin, c'eſt Brutus qui vous guide.

LE ROI JUBA, *aux Auxiliaires.*

Ardent Mauruſien, indomptable Numide,
Marchez ſous ce drapeau : reconnaiſſez le bras
Qui vous a ſi long-tems guidés dans les combats.
Remarquez ce panache, & ſongez à l'épée
Qui fut l'effroi du Tage & l'appui de Pompée.

CÉSAR.

Suivez, amis, ſuivez l'étoile des Céſars;
Forcez ces bataillons; renverſez ces remparts.

Combattez, vous vaincrez. La victoire prospère,
Aux armes de César : ne fut jamais contraire.
Rien ne peut enlever cette palme à vos mains.
Marche, Antoine ; chargeons.

(*Ici les deux armées s'ébranlent*).

TULLIE.

Arrêtez.

PORCIE.

Inhumains !

TULLIE.

L'aigle à l'aigle opposée ! O triste République !

PORCIE.

Quoi ? pères contre enfans, & Rome contre Utique !

TULLIE.

Ni les égards du sang, ni ceux de l'amitié,
Ne laissent dans vos cœurs, d'accès à la pitié !

PORCIE.

Toi, César, des Gaulois ; toi, le vainqueur sublime ;
Tout couvert de lauriers, te souiller par un crime !

TULLIE, *à Caton.*

Et toi, stoïque sage, oracle des Romains,
Que fait ce glaive impie en de si pures mains ?
Veux-tu par ton exemple autoriser l'outrage,
Légitimer la guerre, & consacrer sa rage ?

CATON.

César seul est impie, & Caton ne l'est pas,
S'armant pour repousser de sacrilèges bras.

TULLIE, *à Caton.*

Des meurtres ternniraient tes vertus magnanimes !

CATON, *montrant Céſar.*

La faute en eſt aux Dieux, qui protègent ſes crimes.

CÉSAR.

Caton me force donc à me juſtifier ?
J'y conſens, & mets bas les armes le premier.
Antoine, tu m'entends ; qu'on s'éloigne au rivage.
J'accorde un jour de trève, & je m'en rends l'ôtage.

(*Antoine ſe retire avec les troupes Céſariennes*).

CATON.

Rentrez, Guerriers ; Céſar veut traiter avec moi.
Entre hommes tels que nous, il ſuffit de leur foi.

SCENE III.

CÉSAR, CATON.

(*Quatre Licteurs ſeulement au fond de la ſcène, dont deux du côté de Caton, & deux du côté de Céſar*).

CÉSAR.

DE quoi m'accuſes-tu ?

CATON.

Quoi ! Céſar le demande ?

CÉSAR.

Céſar eſt innocent.

CATON.

Ton aſſurance eſt grande.

CÉSAR.

Quand les Dieux m'ont absous, Caton vient me juger.
Sans doute, il a le droit de beaucoup s'arroger.
Il se fait mon arbitre..... & j'y souscris sans peine.

CATON.

Laisse-là les détours d'une éloquence vaine.
Disculpes-toi, César, dans l'esprit de Caton.
Apprends-lui de quel droit, & par quelle raison,
Rome n'a plus de Loix que celles que tu portes;
Pourquoi tes Lieutenants ont investi ses portes.
Rentre dans le devoir: sois juste & Citoyen;
Nul cœur n'est à César, plus acquis que le mien.

CÉSAR.

Sur quoi juge Marcus, que le moindre courage,
Ne serait pas jaloux d'un si noble avantage?
Te crois-tu donc aux tems des Carbon, des Cinna?
Ou, confonds-tu César avec Catilina?
Que craint Rome de moi? Si j'ai tiré l'épée,
C'était pour l'affranchir du pouvoir de Pompée.
Toi-même, que fais-tu sous les drapeaux de Mars?
Comment un Sage est-il l'appui de ces remparts?
Va, nous ne sommes rien: mais l'intérêt de Rome
Fait de nous un Caton, César, ou tout autre homme:
Il faut affranchir Rome, & c'est là mon objet.

CATON.

Nous avons donc tous deux conçu même projet.

CÉSAR.

Je t'entends; mais auſſi faut-il que tu m'entendes.
Le projet eſt rempli, ſouſcrits à mes demandes.
J'ai mis ſous mon pouvoir, & la terre & les mers;
Et, toi ſeul excepté, j'ai dompté l'Univers.
Oui; toi ſeul entretiens les publiques allarmes;
Et le Monde eſt en paix, ſi tu poſes les armes.

CATON.

Garantis Rome libre, & je les poſerai.

CÉSAR.

Je partage avec toi cet intérêt ſacré.
La folle ambition n'a ſur moi nul empire.
La liberté de Rome, eſt le but où j'aſpire.
Je n'enchaînerai point la Patrie à mon char;
Je te le garantis.

CATON.

Dois-je en croire Céſar?

CÉSAR.

Pourquoi douterais-u que Jules ne fût homme,
A dédaigner l'honneur de rentrer Roi dans Rome?
Eſt-ce un ſi grand effort, dis, Caton, le crois-tu,
Que d'épargner le joug au Citoyen vaincu?
Et ce qu'a fait Sylla, Dictateur ſanguinaire,
Céſar, plus généreux, ne le ſaurait-il faire?
Je ne laiſſerai point mon ouvrage imparfait;
Oui, Romains, vous ſerez libres, par mon bienfait

C'eſt l'eſpoir glorieux que j'oſe me permettre.
Mais pour tout affranchir, il me faut tout ſoumettre.
Utique, tu le ſais; Utique dans tes mains
Eſt le dernier obſtacle à mes nobles deſſeins.
Franchir cette limite, eſt le point néceſſaire;
Et Céſar n'a rien fait (1), tant qu'il lui reſte à faire.
Partageons entre nous le plus digne laurier:
Du ſalut des Romains, applanis le ſentier.

CATON.

Et tu veux que Caton déſarmant ſes Cohortes,
Te livre cette Ville, & t'en ouvre les portes?

CÉSAR.

Ce que je te demande, eſt tout en mon pouvoir.
Conſulte cet écrit.

CATON, *prenant l'écrit.*

Que me fera-t-il voir?

CÉSAR.

Qu'on te trahit, Marcus; qu'une ligue couverte
Prend parti pour Céſar, & conſpire ta perte.
L'infidèle Bourgeois m'appelle dans ſes murs.
Le ſort t'a débauché tes appuis les plus sûrs;
Cinq cents Prétoriens, trois cohortes entières;
Des deux fils de Juba, l'aîné ſuit mes banières.

---

(1) *Nil actum reputans ſi quid ſupereſſet agendum.*
LUCAN. Pharſ.

CATON, *après un court silence, & rendant l'écrit à César.*
Que me conseilles-tu ?

CÉSAR.

De t'en remettre à moi ;
Et de livrer Utique, & ta Rome, à ma foi.
Tu réfléchis, Caton ?

CATON.

J'ai réfléchi, sans doute.
(*A part.*)
Grands Dieux ! vous m'inspirez, & c'est vous que j'écoute !
(*A César.*)
Dictateur, tu promets de déposer ton rang,
Et que dans Rome entré, vainqueur & triomphant,
Des Gaules, des Germains, des plages Britanniques,
Tu vas faire cesser les allarmes publiques ;
Que tu feras aimer ta gloire & ton grand nom ?
Tu le promets, César ?

CÉSAR.

Je ferai plus, Caton,
(Car j'apperçois ici la Déïté d'Utique,
Et celle encor de Rome & de la République ;)
(*Ici, César étend sa main sur l'autel de la Liberté*)
« César, Caton présent, t'atteste, ô Liberté !
» Qu'aux franchises de Rome, il n'a point attenté ;
» Qu'il nourrit pour tes droits, l'intérêt le plus tendre ;
» Et qu'il ne s'est armé, qu'afin de te défendre.
(*A Caton.*)
Oui, Marcus, sois d'un doute à jamais délivré ;

» Je jure, à cet Autel, par tes mains conſacré,
» Par ce foudre vengeur, & par cette Euménide,
» Qui d'un œil ſi farouche, à ſa garde préſide;
» De dépoſer dans Rome, au Temple de Janus,
» L'appareil des faiſceaux, à regret retenus;
» D'abdiquer tout pouvoir, & de ne le reprendre,
» Que quand ce ſera toi qui viendra me le rendre ».
Qu'exiges-tu, Marcus, après un tel garant?
Te faut-il plus?

CATON.

Ceſſons l'effuſion du ſang.
Quand l'ombre deſcendra du ſommet Atlantique,
Ta pacifique armée entrera dans Utique.

CÉSAR, *avec tranſport.*

Le voilà donc, l'inſtant que j'ai tant deſiré;
Le voilà, ce bonheur, où j'ai tant aſpiré.
La ſublime entrepriſe eſt enfin conſommée:
La porte de Janus, par moi ſera fermée.
J'aurai ſçu triompher du monde, des Romains.
Pour comble de mes vœux, je vais voir en mes mains,
Le meilleur Citoyen de notre République.

CATON, *froidement.*

Je t'ai dit que Céſar entreroit dans Utique.
Pour me faire obéir d'une altière Cité,
Laiſſe-moi par écrit ce ſerment reſpecté.

(*Il ordonne à l'un de ſes Licteurs de faire apporter une table & une chaiſe curule*).

CÉSAR.

J'y consens.

CATON.

N'omets rien de ta sainte promesse....

CÉSAR.

Telle que je l'ai faite aux pieds de la Déesse.

(*César fait l'écrit, puis le lui remettant*).

Au moment indiqué, je reviens en ce lieu.
Adieu, mon cher Marcus.

CATON, *énigmatiquement.*

Mon cher César.... adieu!

(*César sort suivi de ses Licteurs*).

SCENE IV.

CATON, EROX, LICTEURS *de Caton au fond de la Scène.*

(*Caton, après que César est parti, tire ses tablettes, & s'assoit pour écrire*).

EROX, *à part.*

Il écrit. Gardons-nous de troubler un grand homme;
Peut-être cet écrit contient le sort de Rome.
César s'est retiré; Caton paraît serein....

CATON, *met l'écrit de Céſar dans ſes tablettes, les ferme; & tirant ſon anneau pour les cacheter.*

Dieux juſtes (1), vous devez ſeconder mon deſſein;
Le bien public preſcrit ce qu'ici je haſarde.
Je fais tout pour le mieux, le ſuccès vous regarde.
A l'avenir, c'eſt vous, qui ſeuls pouvez pourvoir.
Caton ne peut errer, ſon guide eſt ſon devoir.
Il faudra que Céſar, de ſon ſerment s'acquitte
Qu'après s'être démis du pouvoir ſans limite,
Il ne puiſſe jamais au faîte remonter,
Que la voix de Caton ne l'aide à s'y porter....
Rome, je ſaurai bien t'épargner cette crainte,
Des faiſceaux de Céſar garantir ton enceinte,
Pour jamais le tenir, l'enchaîner ſous tes loix:
Céſar fut Dictateur pour la dernière fois.
Erox, c'eſt toi; tiens, prends, lis,
(*Tandis qu'Erox lit:*)
Et rends ces tablettes
A Cimber, le Préfet des portes Polygèthes (2).

(*Caton reprend les tablettes, les ſcelle de ſon anneau, & les remet de nouveau à Erox, qu'il retient au moment où il s'en va; puis, accompagnant cette marque d'affection du geſte de la liberté, il dit:*)

---

(1) *Crimen eſt ſuperis, & me feciſſe nocentem.*
LUCAN. Pharſ. l. 2.

(2) Polygèthes, c'eſt-à-dire, conſacrées aux réjouiſſances. L'inſcription de ces portes, eſt; Πύλαι Πολυγηθαὶ, *Feſtæ portæ.*

Je t'affranchis, Erox; ſois libre & Citoyen.
Dans tout le Samnium, hérite de mon bien.

EROX.

Qui, moi? mon cher Patron! Quelle cauſe ſubite?....

CATON.

Prends le nom de Marcus; deviens Bourgeois Samnite.
(*Ici, Caton lui ôte ſon poignard, le lui remet en main; & lui montrant la ſtatue de la Liberté, il ajoûte*).
Suſpends-là ce poignard, trop ſervile inſtrument.
(*Erox obéit, & ſuſpend ſon poignard à l'Autel de la Liberté*).
Prends l'épée ou la toge, & reviens promptement.

EROX.

O mon Maître! O Caton!

CATON.

Je ne ſuis plus ton Maître.
Sois libre, & t'en ſouviens.

EROX.

Divin Caton, peut-être
Vous allez me blâmer de quelques libertés....

CATON.

Sois libre, je l'ai dit; compte ſur les traités:
(*Avec bonté*).
Je les remplis.

EROX, *avec émotion.*

Seigneur, daignez lever un doute.

Qu'eſt-il donc arrivé ?

CATON.

Que veux-tu que j'ajoûte ?

EROX.

Oh ! quel ſoupçon fatal vient ici me troubler !
Mais à votre affranchi, Seigneur, il faut parler.
N'en doutez point, il faut vous expliquer; me dire
Pourquoi je ſuis Marcus, tant que Caton reſpire.

CATON, *avec ſérénité, & du ton d'une confidence amicale.*

Il ne reſpire plus, que pour quelques inſtans.
Va, cours; remplis mon ordre, & ſois diſcret.

EROX.

J'entends.
Dieux !

(*Erox fait quelques pas pour s'en aller ; puis, revenant ſur ces mêmes pas, il cherche à rencontrer les regards de ſon Maître, dans l'eſpoir de renouer l'entretien. Mais voyant qu'il s'obſtine à détourner de lui les yeux, pour les fixer vers l'obéliſque d'une tombe, il s'éloigne en pleurant, & va remplir ſon ordre*).

SCENE V.

CATON, LICTEURS, *au fond de la Scène.*

CATON.

UN charme ſecret, vers ce marbre m'attire,
C'eſt l'aſyle d'un ſage .... Ariſtippe!... Il faut lire:
(*Caton lit*).
« L'âme eſt un feu ſacré, ſouffle émané des Dieux,
» Qui n'eſt point limité par la Terre ou les Cieux:
» Qui nous a précédés, qui nous ſurvit encore.
Ineffables clartés! Vérités que j'honore!
» Par le Génie admiſe aux Céleſtes concerts,
» Sa vaſte Intelligence embraſſe l'Univers.
» Dans ton Empire, ô Mort! elle n'eſt point compriſe.
» Sur les Etres divins les Tems n'ont point de priſe.
» Le corps eſt la priſon qui l'attache aux bas lieux.
» De ſa chaîne échappée, elle retourne aux Dieux.
» C'eſt-là qu'elle eſt heureuſe, & de tous ſoins guérie.
» La Terre eſt ſon exil, & le Ciel ſa Patrie ».
Ariſtippe a dit vrai.... Que me veux-tu, Fauſtus?

SCENE VI.

CATON, LICTEURS, FAUSTUS.

FAUSTUS.

SEIGNEUR, je viens à vous par ordre de Brutus.
Sans qu'on ſache d'où naît l'allarme qui nous preſſe,
Le feu s'eſt déclaré près de la Fortereſſe.
Tandis que de ce lieu, Pétréïus l'écartait,
Vers le Temple de Mars, ſa fureur s'étendait.
Les flammes ont atteint le quartier d'Andromède.
Vous voyez leurs progrès.

CATON, *ſans s'émouvoir.*

Apportons-y remède.

(*Caton, ſes Licteurs & Fauſtus, rentrent dans Utique, d'où s'élèvent des flammes & une épaiſſe fumée. On apperçoit bientôt ſur les remparts, Caton, qui, à la tête de quelques troupes, fait ceſſer l'incendie.*

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

TULLIE, PORCIE.

TULLIE.

PORCIE, il eſt donc vrai, la paix eſt de retour.
Céſar, Caton, les Dieux, tout s'accorde en ce jour.
La douce Liberté s'en va nous luire encore.
Si Jule a ſubjugué le Couchant & l'Aurore;
A Pharſale, ſi Mars ſeconda ſes drapeaux;
Si la Victoire en mer a ſuivi ſes vaiſſeaux;
Quelqu'indigne ſoupçon qu'ait ſubi ce grand homme,
Qu'a-t-il fait, qu'aſſurer la franchiſe de Rome?
On en douta long-temps; il le prouve aujourd'hui;
Et s'il a triomphé, ce n'étoit pas pour lui.

PORCIE.

O mon unique eſpoir, dirai-je ma chimère?
Déïté de mon cœur, Liberté toujours chère;
Idole des Romains, objet de tous leurs vœux,
Sans qui Brutus, ni moi, ne ſaurions être heureux;

Quand pourrai-je, rendue aux bords ſacrés du Tibre,
Embraſſer ton image, & me croire encor libre?

TULLIE.

Tu l'es, chère Porcie; & ce bonheur ſi grand,
Céſar en eſt l'auteur, ton Père le garant.
Applaudis au traité qu'ils viennent de conclure;
Céſar doit abdiquer faiſceaux & Dictature;
Sur l'Univers vaincu, renoncer à ſon droit.
Tu doutes d'un tel bien! Ton époux même y croit.

SCENE II.

TULLIE, PORCIE, EROX, *vêtu en Citoyen Romain.*

PORCIE.

QUE vois-je? Erox eſt libre!... & cependant ſon âme
Semble au plus noir chagrin s'abandonner....

EROX.

Madame!....
Mais que vous dire, ô Ciel! & par où commencer?

PORCIE.

Tu me glaces d'effroi.

EROX.

Comment vous annoncer
Que demain..... qu'aujourd'hui, vous n'avez plus de père?

PORCIE.

Plus de père, grands Dieux!

TULLIE.

Eh! quel bras téméraire,
Ennemi de l'Etat & de tout Citoyen,
Aux jours du grand Caton peut attenter?

EROX.

Le ſien.
C'eſt ſon ardent amour pour notre République;
D'affranchir les Romains c'eſt l'eſpoir héroïque,
Un ſtoïque tranſport, un excès de vertu,
Qui nous privent de lui.

PORCIE.

Que nous révêles-tu?

EROX.

Ce qu'il m'eſt vainement ordonné de vous taire.
Caton a décidé, (puiſſe le Ciel proſpère,
Pour le bonheur de Rome, écarter ce deſſein!)
Caton a réſolu de ſe percer le ſein.

PORCIE.

Courons, Tullie; il faut parer ce coup funeſte.

EROX.

Hâtez-vous, croyez-moi, bien peu d'eſpoir nous reſte.
L'aſtre du jour décline, & je crains pour la nuit.

PORCIE.

Dis, ne nous cache rien; Brutus eſt-il inſtruit

De ce fatal ſecret, dont mon âme éperdue ...

EROX.

Il ſait tout ; mais Caton a ſoin de fuir ſa vue.

PORCIE.

Il craindra donc la mienne.... Accompagne mes pas.
Tullie, un ſeul inſtant, ne m'abandonne pas.

SCENE III.

EROX, *ſeul.*

O JUPITER ſauveur ! antique appui de Rome ;
Toi, qui la protégea ſous ſon premier grand Homme,
Tourne encore un regard ſur tes Républicains ;
De tout Catilina confond les projets vains.
Souviens-toi de Tarpée, & des fêtes Sabines,
Des triomphes Véïens, des victoires Latines ;
De Brennus, Annibal, & Jugurtha vaincus ;
De Mithridate même, & Pyrrhus abbatus ;
Défends ton Capitole, & les bois d'Egérie ;
Et fais vivre Caton, pour ſauver la Patrie.
Mais j'apperçois ce Sage, & Brutus avec lui.

SCENE IV.

CATON, *ſans Licteurs*, BRUTUS, EROX, *autrement* MARCUS.

CATON, *à Erox.*

MARCUS, j'ai de moi-même, à me plaindre aujourd'hui.
Je t'ai cru mon ami, j'ai compté ſur ton zèle.

BRUTUS, *à Caton.*

Oſes-tu le blâmer d'avoir été fidèle ?

CATON.

L'oſes-tu ſoutenir fidèle à ſon ſecret ?

BRUTUS.

Il craignait trop les Dieux, pour te reſter diſcret.
(*A Erox à part*).
Eloigne-toi, Marcus, & néglige un reproche,
Qui de ma tendre eſtime, à jamais te rapproche.
Va me chercher Tullie & Porcie.

EROX.

Il ſuffit.

SCENE V.

CATON, BRUTUS.

BRUTUS.

CATON, quoi! l'on m'a fait un ſincère récit?
Au moment où par toi Rome à la fin reſpire,
Où ſur les Nations tu lui rends ſon empire,
Où tu fais triompher le plus juſte Parti,
Où des fers de Céſar, le Tibre eſt garanti;
Où nous recouvrons tous la liberté chérie;
Tu fais l'affreux complot d'abandonner la vie!

CATON.

Quelque ſoit ce projet, crois-tu le déranger?
Tu parles à Caton, & prétends le changer!

BRUTUS.

O déplorable erreur de la Secte ſtoïque!
Quoi? l'amour qu'un Romain doit à ſa République;
Quoi? les liens du ſang, l'amitié même enfin,
Ne pourront ébranler un ſi fatal deſſein?

CATON.

Je reſpecte les noms qu'a fait valoir ton zèle.
Oui, Rome, parenté, tendreſſe paternelle,
A mon oreille, ici, ne ſont pas de vains ſons.
Mais ſans y recourir, combats-moi de raiſons.

Prouve-moi que ma mort ne ſoit pas néceſſaire.

BRUTUS.

Prouve qu'à la Patrie elle ſoit ſalutaire.

CATON.

Je m'en flatte, Brutus, & c'eſt ce noble eſpoir,
Qui de finir mes jours, me fait un doux devoir.
Ma mort ſera le ſceau du traité pacifique,
Qui vient de garantir la Liberté publique.
Ce qu'a promis Céſar, il le tiendra.... du moins,
S'il y manquoit, mes yeux n'en ſeront pas témoins.
Mais il craindra, crois-moi, de parjurer ma cendre;
Et cette même tombe où je m'en vais deſcendre,
Sur lui, ſur ſes ſermens, ſur ſes projets divers,
De tous nos Citoyens tiendra les yeux ouverts.
Ainſi, même en mourant, utile à ma Patrie,
J'aurai vu couronner les travaux de ma vie;
Et jamais, ſans mon nom, le mot de Liberté,
Par les âges futurs ne ſera répété.

BRUTUS.

Et tu penſes, Caton, que je vais te ſurvivre?
Non, non; dans le tombeau Brutus prétend te ſuivre:
Et juſque chez les morts ardent à t'imiter,
Il n'aura pas l'affront d'avoir pu te quitter.
Quel Romain par ta mort, voudrait même être libre?
Qui, moi? revoir ſans toi l'Apennin & le Tibre?
Cherche, cherche, Caton, quelqu'autre que Brutus,
Pour jouir de tes dons, quand tu ne ſeras plus.

Je mêlerai ma cendre à celle d'un grand homme.

CATON.

Toi, ſonger à mourir! Es-tu quitte envers Rome?
Tu n'es qu'à ton aurore, & te crois au déclin!
Tes travaux, quels ſont-ils? Le nombre en eſt-il plein?
D'un faux orgueil, ton âme eſt ici prévenue;
Et l'heure de Brutus n'eſt pas encor venue.
Tu rapproches la borne! elle eſt bien loin de toi.
Obéis aux Deſtins dont tout ſubit la loi.
Remplis de longs devoirs, la tâche en eſt preſcrite;
Et pour quitter un poſte, il faut être Émérite.
Tes ſervices naiſſans ſont encor au berceau;
Il n'eſt pas tems, Brutus, d'éteindre le flambeau.
C'eſt à toi de veiller ſur notre République;
Et tu n'es pas Caton, pour être dans Utique.
Parmi nos apprentis, Pharſale t'a reçu;
Pharſale eſt ton école, & tu n'as pas tout vu.
Jeune préſomptueux, quitte une folle envie;
Supporte, malgré toi, le fardeau de la vie.

SCENE VI.

TULLIE, PORCIE, BRUTUS, CATON.

TULLIE, *à Brutus.*

CASSIUS vient ſoudain d'aborder dans nos Ports.
Il demande à te voir.

BRUTUS.

Quoi? Caſſius! je ſors....
Un ami m'eſt rendu!... Mais ſavez-vous, Tullie.
Quelle perte en ce jour menace la Patrie?
Le ſtoïque Caton....

TULLIE.

Erox nous a tout dit.
Epargne-toi, Brutus, un funeſte récit.

PORCIE, *à Brutus.*

Dans les bras d'un ami, goûte une douceur pure,
Et laiſſe agir par nous le cri de la Nature.

SCENE VII.

TULLIE, PORCIE, CATON.

TULLIE.

PORCIE, ah! que dis-tu? La Nature!... Non, non.
Ce ſentiment ici n'eſt connu que de nom.
L'Ours, le Lion, le Tigre, écoutent la Nature.
Du ſeul Stoïcien, l'âme inflexible & dure,
Repouſſe ſes avis, eſt ſourde à ſa leçon,
Et prend toujours pour guide une ſombre Raiſon.

PORCIE.

Dans ce farouche excès où l'emporte ſon zèle,
O Ciel! par quel abus la vertu ſe plaît-elle?
Maudit, qui le premier s'égarant dans les Cieux,
Conçut l'impiété de reſſembler aux Dieux;
Eut le fatal orgueil de ſe croire impaſſible;
Et crut devoir rougir, s'il ſe montrait ſenſible!

TULLIE.

Trop rigide Caton, quoi! ton cœur eſt d'airain!
Tu veux ceſſer d'être homme, afin d'être Romain!
Abjure les erreurs d'un dogme trop féroce.
Sois vertueux, Caton; mais ne ſois point atroce.
Le vice & la vertu ſe touchent de ſi près!
Crois qu'on tombe dans l'un, portant l'autre à l'excès.

PORCIE, *avec couroux.*

Et cependant, en foule on court à cette Secte!
Ton père en eſt lui-même, ou, du moins, la reſpecte.
Ah! que peut donc l'eſprit? A quoi ſert la raiſon,
Si l'erreur a gagné Tullius & Caton?
(*A Caton*).
Ame à la fois ſi noble & par trop endurcie,
Les voilà les revers que m'annonçait Marcie.
Hélas! il m'en ſouvient, elle me dit un jour:
« O toi, ma fille, en qui ſe complait mon amour!
» A l'heure, ma Porcie, où tu verras ton père,
» Ennivré des vapeurs de la Morale auſtère,
» Se faire une vertu d'anticiper la mort,
» Et de hâter l'inſtant qu'à tous garde le ſort;
» Je te plains, ſi tu crois que ta bouche plaintive,
» Le ſpectacle touchant de ta douleur naïve,
» Tes pleurs, ou tes raiſons ſuſpendront ſon trépas:
» L'Univers à ſes pieds ne le fléchirait pas.

TULLIE.

Dit-elle vrai, Caton? Que faut-il qu'elle eſpère?

PORCIE.

Dieux! verrai-je accomplir l'oracle de ma mère?

CATON.

Porcie, épargnons-nous ces combats ſuperflus.
Sois fille de Caton, & femme de Brutus.

PORCIE.

S'il me faut perdre l'un, qu'elle rigueur funeſte!

CATON.

Alors, conſole-toi par celui qui te reſte.
Point de larmes. Les pleurs ſont-ils faits pour tes yeux?

PORCIE.

Père trop inhumain, ce ſont-là vos adieux!
(*A part à Tullie.*)
Quoi! l'arme que je vois me ſeroit plus fatale
Que ne me l'ont été les plaines de Pharſale?
C'eſt là le fer qui doit, conduit par cette main,
Me priver de mon père, en lui perçant le ſein!
Cette attente, un inſtant, ſera du moins trompée:
Seconde moi, Tullie; ôtons-lui cette épée,
C'eſt, peut-être, d'un jour, retarder ſon trépas.

TULLIE.

Profite du moment où je ſaiſis ſon bras.

(*Porcie déſarme ſon père*).

CATON, *à ſa fille.*

Que fais-tu?

PORCIE.

Ce qu'il faut en de telles diſgraces.
Tullie, éloignons-nous, dérobons-lui nos traces.

SCENE VIII.

CATON, *ſeul.*

JE ne les ſuivrai point, je m'en vois diſpenſé
Par le poignard d'Erox, à cet Autel laiſſé.

(*S'adreſſant à la Déeſſe de la Liberté*).

Liberté! de mon cœur Déeſſe favorite,
D'un fer qui t'es voué, ſouffre que je profite.
Si j'attente à tes droits, c'eſt pour les aſſûrer;
Ma mort, ma ſeule mort, les pouvait conſacrer.

(*Il s'empare du poignard, & l'examine avec ſoin*).

La pointe eſt à l'épreuve, & ſon atteinte eſt sûre.

(*Ici l'on entend les inſtrumens des troupes de Céſar, en marche*).

Céſar s'approche; entrons dans cette grotte obſcure,
Que le ſort, à deſſein, ſemble offrir à mes yeux.

(*Entrant dans la grotte, & regardant de nouveau le poignard*).

Voilà donc ce qui va me rapprocher des Dieux.

(*Dans l'entr'Acte, on continue d'entendre de loin, & en* creſcendo, *les inſtrumens des troupes de Céſar. On finit par appercevoir ſur le fond de la Scène, l'avant-garde, qui fait halte quelque-tems*).

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Marche des Troupes de Céſar.

CÉSAR, ANTOINE, CIMBER, CITOYENS D'UTIQUE, GARDES DES PORTES, TROUPES DE CÉSAR.

(*On voit ſur le Théâtre, une Statue & un Autel de Veſta. Le feu ſacré brûle ſur l'Autel, gardé par des Veſtales. Non loin de-là, eſt une fontaine publique, dont l'eau eſt verſée par une Nayade.*

CIMBER.

VAINQUEUR des Nations, fier Conquérant du Monde!
Cimber met ſous ta loi, le feu, la terre & l'onde.
Je t'ouvre, ſans regret, l'entrée en ces États.
J'eſpère que Céſar n'en abuſera pas.

(*Cimber ſe fait donner les clefs des portes, & les préſente ſur ſon bouclier à Jules Céſar*).

CÉSAR, *prenant les clefs, & les paſſant à Antoine.*

Cimber, il m'eſt bien doux, aux pieds des murs d'Utique,
De recevoir de toi cette offrande publique.

Moi, j'apporte la paix, & tu vois l'olivier,
Remplacer ſur mon front la palme & le laurier.
Veſta, je te révère; & toi, Nayade pure,
Des Soldats de Céſar ne crains aucune injure.
Nous venons dans tes eaux ſanctifier nos mains,
Que Pharſale ſouilla dans le ſang des Romains.
Nous venons expier des diſcordes funeſtes;
Du Peuple & du Sénat ſauver du moins les reſtes;
Dans les Temples des Dieux, ſuſpendre nos drapeaux;
Et faire au Laboureur reprendre ſes travaux.
Utique! dans ton ſein raſſemble nos familles;
Rejoins le frère au frère, & le père à ſes filles.
Ah! trop long-tems la guerre avait ſéduit mes vœux.
Combien il eſt plus grand de faire des heureux!
Tous les biens de la paix précèdent mes cohortes:
A cent félicités, Utique, ouvre tes portes.
A Céſar, en ce jour, ne ferme point ton ſein:
Tends-lui plutôt les bras, le Ciel ſait ſon deſſein.
Plus de haîne entre nous. Je veux que Caton même,
Ton farouche Caton.... Eh bien! je veux qu'il m'aime.
Je voudrais rapprocher Clodius & Milon,
Lépide & Lentulus, Antoine & Cicéron;
Et m'attachant des cœurs dont l'attente eſt trompée,
Une ſeconde fois triompher de Pompée.
Oui, je veux par mes dons, m'enchaîner Caſſius;
J'en veux combler Cimber, en accabler Brutus.
Entrons, & conſommons dans l'enceinte d'Utique,
Le bonheur & le vœu de notre République.

(César entre dans Utique à la tête de ſes troupes, par la porte conſacrée aux réjouiſſanees. Cimber range ſa cohorte ſur deux files, entre leſquelles paſſe l'armée de César, au ſon des inſtrumens de paix. Cimber continue de garder la porte en-dehors.

SCENE II.

CIMBER ET SA COHORTE, PORCIE, TULLIE, PREMIÈRE VOIX, SECONDE VOIX, TROISIÈME VOIX.

PORCIE.

ENVAIN, à le chercher, quoi ? nous mettrons nos ſoins?
Tu n'as rien découvert ?

TULLIE.

Je l'ai tenté, du moins :
Dans les murs, hors des murs, mon zèle m'a portée.
Il n'eſt Temple, Palais, ni retraite habitée,
Où mes cris douloureux n'ayent appellé Caton.
Soins, pas, cris ſuperflus, tout eſt ſourd à ce nom.

PORCIE.

Erox a-t-il dit vrai ? N'aurais-je plus de père ?....
Il me reſte un eſpoir ; & ce bois ſolitaire
A l'infernal Pluton, par les tems conſacré,
Sombre aſyle de Mort, des vivans abhorré,

Pour

Pour de ſtoïques yeux, a pu trouver des charmes.
O bois! recèles-tu l'objet de mes allarmes?
Mais de quels cris affreux Utique a retenti!

UNE VOIX.

« O Ciel! protège enfin le plus juſte parti.
» Toi, qui nous fus contraire aux bords de l'Enipée (1),
» O ſort! ſauve du moins ces reſtes de Pompée.

UNE AUTRE VOIX.

» Il l'abandonne. Iarbe a vu les ſombres bords.

UNE AUTRE VOIX.

» Pétréïus & Juba ſont paſſés chez les Morts.

TULLIE.

Dieux!

PORCIE.

Qu'entends-je? Céſar infidèle à ſa gloire,
Aurait-il donc flétri l'éclat de ſa victoire?

TULLIE.

Nous ſaurons tout d'Erox.

PORCIE.

Ciel! qu'il paraît troublé!

---

(1) Fleuve de Theſſalie, qui paſſe par la plaine de Pharſale. Quand la bataille de ce nom fut donnée entre les armées Céſariennes & Pompéïennes, Céſar avait à ſa gauche, & Pompée à ſa droite, la rive droite de l'Enipée.

« *Sanguine Romano quàm turbidus ibit Enipeus!*

A dit un ancien Poëte.

SCENE III.

ACTEURS PRÉCÉDENTS, EROX.

EROX.

O SORT cruel! ô jour de trop d'horreurs comblé!
Le calme eſt de retour; mais quel ſang il nous coûte!

PORCIE.

Marcus, ne nous tiens pas plus long-tems dans le doute.

EROX.

La Ville eſt à Céſar, le Fort ſeul réſiſtait.
Le fougueux Pétréïus en ce lieu commandait.
Il prétend de Juba, qu'il révère & qu'il aime,
Traiter les intérêts avec Céſar lui-même:
Juſques-là Pétréïus refuſe d'obéir.
Antoine, impérieux, lui commande d'ouvrir.
» On va te ſatisfaire, à tes dépens, peut-être,
(Dit Pétréïus,) » trop tôt tu crus parler en Maître.
» A moi, fiers deſcendans de Saturne & d'Atlas!
» Qu'on ſache ſi Bellone a pour vous des appas.
Iarbe au même inſtant haſarde une ſortie.
Son audace eſt ſoudain, par le ſort démentie.
Frappé d'un trait mortel, il tombe au premier rang.
De ſa mort, conſterné le Numide inconſtant,

Et ſe diſperſe, & fuit, & jette bas les armes :
Nos Romains partageant ces indignes allarmes,
Diſparaiſſent bientôt par un conduit obſcur.
Pétréïus & Juba reſtent ſeuls ſur le mur.
Le Roi Numide alors prend ainſi la parole :
» D'Antoine, brave ami, l'eſpérance eſt frivole.
» Deux hommes généreux ſont maîtres de leur ſort.
» Faiſons rougir les Dieux, en nous donnant la mort.
» C'eſt de toi, Pétréïus, qu'il faut qu'un Roi l'obtienne;
» Meurs de ma main, Juba veut mourir de la tienne.
Auſſi-tôt, ces amis, qu'on prendrait pour rivaux,
L'un par l'autre percés, terminent les travaux
De cette guerre à Rome, au Monde, ſi funeſte.

PORCIE.

Pourſuis; de tels revers, Erox, dis-nous le reſte.
Qu'eſt devenu Caton?

EROX.

Je le croyais, hélas!
Au Fort où Pétréïus ramenait les combats.
Je vais peut-être encor ajoûter à vos peines;
J'ai viſité ce lieu, mes recherches ſont vaines.

PORCIE.

Allons, Tullie; il faut ſuivre le mouvement
Où vient de me porter un noir preſſentiment.
Tournons de ce côté, parcourons ce bois ſombre.
Je crains qu'au ſuicide il n'ait prêté ſon ombre.

SCENE IV.

CÉSAR, CIMBER, EROX, SUITE.

CÉSAR.

SUIS-MOI, Cimber; de toi, je veux être écouté.

CIMBER.

Parle.

CÉSAR.

Antoine a trahi ma généroſité.
Pétréïus & Juba, ſans lui, vivraient encore.
Mais, où chercher Caton ?

CIMBER.

A regret, je l'ignore.
Pétréïus & Juba, qui t'ont coûté des pleurs,
Jettent ſur ſon deſtin, de funeſtes lueurs.
A tous trois, va, crois-moi, donnons de juſtes larmes.

CÉSAR.

La mort, Céſar vivant, aurait pour eux des charmes!
Si Juba, Pétréïus & Caton ne ſont plus,
Que m'importait de vaincre?.... O féroces vertus!
Cœurs farouches! Ingrats, qui bravez ma clémence;
Et qui ne ſaviez pas que je hais la vengeance!
Mais j'apperçois Brutus. Ah! tant qu'il vit, du moins,
C'eſt un Romain de plus.... Triſte emploi de mes ſoins!

Cimber, c'eſt là ma plaie & ma douleur ſecrette:
Je chéris ce Brutus, & ſon cœur me rejette.

CIMBER.

Ceux de ſon nom, jamais n'ont aimé les Tarquins.
S'il te ſoupçonnait tel .....

CÉSAR.

Achève....

CIMBER.

Je te plains.

SCENE V.

ACTEURS PRÉCÉDENTS, BRUTUS, ANTOINE, CATON, *dans la grote.*

BRUTUS.

CÉSAR, rends-nous Caton.

CÉSAR.

Moi! que je te le rende!
Le reproche eſt injuſte, & l'inſulte eſt trop grande.
Amis, eſt-ce par moi qu'aujourd'hui vous pleurez?
Vous outragez Céſar & vous le déchirez.

BRUTUS.

Erox, par toi, du moins ne peut-on rien connaître
Quels lieux à nos regards peuvent cacher ton Maître?

A le trouver, tes ſoins ſeraient-ils impuiſſans ?
Caton eſt-il encor au nombre des vivans ?
Parle, Erox.... qu'ai-je vu ? je crois ſaiſir ſa trace.
Cet antre m'eſt ſuſpect ; ſachons ce qui s'y paſſe.
Des flambeaux ... Citoyens, accompagnez mes pas.

(*Cimber ; accompagné de flambeaux, qu'on allume à l'Autel de Veſta ; ſuit Brutus dans la grote. Erox eſt un de ceux, qui, un flambeau à la main ; accompagnent Brutus*).

Viſitons ces rochers.... Je ne me trompais pas.
Dieux ! il s'eſt poignardé !

CÉSAR.

La vertu, ſuicide !

BRUTUS.

O regrets ! ô douleurs ! ſiècle dur & perfide !

CÉSAR.

Spectacle trop funeſte, à mes yeux préſenté !
(*A Antoine*).
Qu'on l'épargne à Porcie.

(*Antoine ; à qui les Gardes des portes Polygèthes indiquent de quel côté Porcie a porté ſes pas, ſe détache avec quelques Soldats, pour empêcher qu'elle ne rentre ſur la Scène*).

A quoi t'es-tu porté ;
Trop vertueux Caton, inflexible courage ?
Quel devoir forcené ; quel déſeſpoir ſauvage

A pu conduire ainſi dans ton ſein le poignard ?
Conſens, conſens, Marcus, à nous quitter plus tard.
Vis, pour revoir encor les bords heureux du Tibre.

CATON, *expirant.*

Céſar, tu l'as juré, que Rome ſerait libre ?
Je meurs ſatisfait.

EROX.

Dieux ! il expire.

BRUTUS, *avec indignation.*

O vertu !
Preſtige des grands cœurs ! dis, à quoi nous ſers-tu ?
Toi, vrai bien, Déité tutélaire de l'homme ?
J'ai vu périr Caton : va, tu n'es qu'un phantôme.

CÈSAR, *à Brutus.*

Je ſens ce que tu perds ; & contre un tel malheur,
En vain j'entreprendrais de raffermir ton cœur.

CIMBER, *à Brutus.*

Crois-moi, quittons ce lieu dont l'aſpect te déſole ;
Suis-moi, mon cher Brutus.

BRUTUS, *ſuivant Cimber.*

Céſar, tiens ta parole.

Fin du cinquième Acte.

ACCESSOIRE HÉROIQUE
DU CINQUIÈME ACTE.

POMPE funèbre du Roi Juba, du Prince Iarbe, de Pétréïus & de Caton, exposés sur le même bûcher, aux quatre coins duquel sont des trophées d'armes. Durant la marche, qui est ouverte par des Pleureuses voilées, & qui se fait au son des instrumens; on porte en pompe, outre quatre urnes dorées, les effigies des ancêtres, & les tableaux des haut-faits-d'armes des quatre défunts. Jules-César pose sur le front du Prince Juba, la couronne de son père. Suit le combat à outrance, de quatre paires de gladiateurs. La cérémonie est terminée par César, Antoine, Brutus, & le Prince Juba, qui, en détournant la tête, mettent le feu aux quatre coins du bûcher.

Fin du dernier accessoire de la Tragédie de Caton d'Utique.

REMARQUES DIVERSES
SUR LA TRAGÉDIE
DE CATON D'UTIQUE.

NOTE

Sur l'inſcription de la page 5.

» *Arx infanda fuit ; tangentes ſidera turres,*
» *Nunc ubi ? &c.*

Ce ne ſont point les fortereſſes, c'eſt l'amour réciproque du Monarque & du Peuple, qui fait le vrai rempart de l'État. Cette grande vérité a été exprimée au ſiècle dernier, en ſix beaux vers Latins, qu'on me ſaura gré de rapporter ici :

Scilicet immenſæ nec opes, nec montibus Arces
Impoſitæ, portus ve, aut propugnacula vallo
Tuta, nec innumeræ peditumque equitumque Catervæ,
Sic fulcire valent ſolido munimine Regnum,
Ut ſincerus amor, ſtudiumque, & mutua amico
Quæ Regem & Populum nectit concordia vinclo.

NOTE

Sur l'Avant-Propos, p. 17.

UN *Écrivain du mérite d'*ADISSON, &c. Sa célèbre Tragédie Anglaise de *Caton d'Utique*, vient d'être très-heureusement traduite en prose Française, par M. *Antoine-Henri de Dampmartin*, Capitaine au Régiment Royal, Cavalerie. Il l'a fait imprimer à la suite de son estimable Traité *de la rivalité de Carthage & de Rome*. L'un & l'autre Ouvrage se trouvent à Paris, chez Onfroy, Libraire, rue Saint-Victor. A Strasbourg, chez Treuttel, &c.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

» LE sang de Jupiter, &c.

Tous les Rois Africains du nom de Juba, se disaient descendus de Jupiter par Hercules. Les autres Rois d'Afrique avoient aussi la prétention de descendre de Jupiter; témoin le Gétule Iarbas, de qui Virgile dit dans l'Énéïde :

» *Hic Ammone satus. raptâ Garamantide Nymphâ, &c.*

Le Monarque Juba, qui figure dans ma Tragédie, eut pour grand-père, Massinissa, Roi d'une partie de la Numidie, & qui rendit d'importans services aux Romains

dans la ſeconde guerre Punique. Auſſi, après que Syphax eut été fait priſonnier, on alloua à Maſſiniſſa, tout ce qu'il avait conquis des États de Syphax: & pour lors, toute la Numidie ſe trouva réunie ſous une ſeule main. Ces exploits de Maſſiniſſa ont été mentionnés par Ovide:

. . . . . *Vicit Maſiniſſa Syphacem.*

Micipſa ſuccéda à ſon père Maſſiniſſa, & eut deux fils, qui tous deux furent aſſaſſinés par Jugurtha, Prince bâtard de la Maiſon Royale de Numidie. De ces deux Princes aſſaſſinés, l'un nommé Adherbal, ne laiſſa, je crois, aucune poſtérité; mais l'autre, nommé Hiemſal, laiſſa en mourant un rejeton, qui fut le célèbre Juba, l'un de mes perſonnages.

Juba avait en Afrique un Royaume très-étendu, & jouiſſait chez les Romains d'une haute conſidération; tant par l'affection & la fidélité de ſon père, de ſon ayeul & de ſon biſayeul envers la République Romaine, que par le ſecours dont il fut au Parti de Pompée. Il laiſſa un jeune fils de même nom que lui, que Céſar emmena Captif, & qu'il fit ſervir d'ornement à ſon char de triomphe; mais ce vainqueur le fit ſoigneuſement élever à Rome même, & le Royaume de ſon père lui fut enſuite reſtitué. Ce dernier Juba ſe diſtingua dans preſque toutes les parties de la Littérature. Pline, en nombre d'endroits de ſon Hiſtoire Naturelle, confeſſe s'être enrichi de ſes dépouilles. Ce même Juba écrivit auſſi ſur les Spectacles. Tous ces Ouvrages ſont perdus, ainſi que ceux de Mithridate, & de la plûpart des Rois qui ſe ſont mêlés d'écrire.

MÊME SCENE.

» POUR vous, j'ai terraſſé plus d'une Légion,
» Et fait mordre la poudre au brave Curion.

Quelques Critiques ont blâmé dans le ſecond vers, l'expreſſion de *poudre*. Ils ont prétendu qu'elle n'était plus ſynonime de *pouſſière*, depuis l'invention de la poudre à canon. C'eſt une objection très-erronée. Racine n'a-t-il pas trois fois préféré *poudre* à *pouſſière*?

» Dieu parle ; & dans la *poudre* il les fait tous rentrer.
ESTHER.

» Qu'ils ſoient comme la *poudre*. & la paille légère,
» Que le vent chaſſe devant lui.
ATHALIE.

» Vous les verrez voler plus vîte que la foudre,
» Au milieu des haſards;
» Faire ouvrir les Cités, ou renverſer en *poudre*,
» Leurs ſuperbes remparts.
La Renommée aux Muſes. ODE.

Corneille fait dire de même par Camille:

» Puiſſai-je de mes yeux y voir tomber la foudre,
» Voir ſes maiſons en cendre, & tes lauriers en *poudre*!
CORN. les HORACE.

Quinaut, Opéra de Perſée:

» Il n'eſt point de grandeur, que le Ciel irrité,
» N'abaiſſe quand il veut, & ne réduiſe en *poudre*.

Voltaire a également employé *poudre* pour pouſſière.

» Ce que le fer atteint, tombe réduit en *poudre.*

HEN. *Ch. VI.*

» Que ne puis-je expirer dans Syracuſe en *poudre*!

TANCREDE.

» Ces Rois enſevelis, diſparus dans la *poudre.*

Orphelin de la Chine.

» Le deſtructeur des Rois, dans la *poudre* oubliés.

Ibid.

Jean-Baptiſte Rouſſeau, & d'autres Poëtes de marque, pourraient encore venir à mon appui; mais je me laſſe de citer.

N. B. Toute cette diſcuſſion me rappelle, qu'un murmure obſtiné me força de changer dans *Briſéis*, ce vers:

» Adieu; ſonge aux *ſermens* que tu viens de *jurer.*

Ce ne fut qu'un cri, qu'on ne pouvait dire, *jurer des ſermens.* On oubliait que Racine avait dit dans Athalie:

» En tes *ſermens jurés* au plus ſaint de leurs Rois.

MÊME SCENE.

» Un trophée érigé ſur les rives du Tage, *&c.*

Ce fut vers le fleuve *Bagrada*, que ſe paſſa l'inſigne victoire remportée par Juba, ſur Curion. Les Privilèges de la Poëſie, m'ont autoriſé à tranſporter la ſcène du combat ſur les rives du *Tage.*

MÊME SCENE.

» Cnéus, d'un trop beau nom, jeune & faible héritier,
» L'a ſuivi chez les Morts, ſans cueillir un laurier.

Il s'agit ici de Cnéus-Pompéius-Sextus. J'ai pris dans

la partie chronologique de ma Tragédie, la licence poétique d'avancer de quelques années, la mort de cet inutile rejeton du grand Pompée. Ce rejeton, perſonnage ſans caractère, mais impoſant par la mémoire de ſon père, eût nuit à l'intérêt univerſel que je voulais raſſembler ſur Caton. C'eſt pour la même raiſon, que dès le premier Acte, j'ai ſoin d'éloigner de la Scène le jeune Scipion, & de ne le préſenter que comme l'introducteur de mon principal perſonnage.

MÊME SCENE.

» Prince, à votre penchant livrez-vous ſans ſcrupule ;
» Courez ſeul vous jetter dans le Parti de Jule.

Pluſieurs m'ont blâmé, comme d'une invraiſemblance, de ſuppoſer que le Roi Juba ſe ſoit aviſé d'envoyer un de ſes fils ſervir ſous Jules-Céſar, tandis que lui-même, & ſon autre fils, reſtaient fidèles au Parti de Pompée. Je me contenterai d'oppoſer à cette prétendue impoſſibilité, deux faits hiſtoriques; l'un, tiré de l'ancienne Hiſtoire de Perſe ; l'autre, de l'Hiſtoire Romaine.

Exemple tiré de l'Hiſtoire de Perſe.

Quand le Satrape Datame ſe révolta contre Artaxercès, il prit la précaution d'envoyer ſon fils, ſervir ſous les drapeaux du Roi.

Exemple tiré de l'Hiſtoire Romaine.

Métellus, tant qu'il fut l'un des Lieutenans d'Antoine, s'était attaché à faire le plus de mal poſſible au

Parti Octavien. Ce vieux Militaire fut pris, & conduit parmi d'autres captifs en préſence du vainqueur. Il était difficile de le reconnaître dans l'état ſordide, & ſous les vils lambeaux de la captivité. Sautant donc au cou de ſon père, le jeune Métellus adreſſa ainſi la parole à Octave: « Céſar, mon père, a ſervi parmi tes ennemis; » mais moi, j'ai milité ſous tes Enſeignes. S'il mérite » punition, moi, je mérite récompenſe. Permets entre » nous cet échange: ordonne qu'il vive; & moi, je » périrai pour lui ».

Octave héſite quelque-tems; mais enfin, ce ſpectacle attendriſſant fléchit ſon âme. Il fait grace, & laiſſe vivre celui de tous ſes adverſaires qui lui avait nui le plus.

ACTE II.

SCENE IV.

» O MON père, ou plutôt, père de la Patrie, *&c.*

Ce beau titre de *père de la Patrie*, décerné à Cicéron, n'a pas été oublié par Juvénal.

. . . . . *Roma parentem,*
Roma patrem Patriæ Ciceronem libera dixit.

Pline le Naturaliſte s'en eſt auſſi ſouvenu, l. 7. *Salve, primus omnium, PARENS-PATRIÆ appellate*, &c.

MÊME SCENE.

» Et lorſque le trépas fermera ta paupière,
» La même heure, Brutus, viendra clore mes yeux.

Porcie ne tint que trop ſa promeſſe. Après la mort de Brutus, voyant qu'on avait pris la précaution d'écarter d'elle tout inſtrument meurtrier, elle eut le courage d'avaler des charbons ardents : acte d'héroïſme conſacré aux âges futurs par le Poëte Martial, *l.* 1. *Epigr.* 43.

» *Conjugis audiſſet fatum cùm Porcia Bruti,*
» *Et ſubtracta ſibi quæreret arma dolor,*
» Nondum ſcitis, ait, mortem non poſſe negari.
» Credideram ſatis hoc vos docuiſſe patrem.
» *Dixit; & ardentes avido bibit ore favillas:*
» *I, nunc, & ferrum turba moleſta nega.*

Epitaphe de Porcie, non imitée de Martial.

Prête à joindre Brutus, la Romaine Porcie,
Par un dernier ſoupir n'accuſa point les Dieux.
Souriant à la main qui lui fermait les yeux,
Elle dit à la Mort: *tu vaux mieux que la vie.*

Quelque-tems avant la mort de Brutus, Porcie préſageant ce qui devait arriver, prit un raſoir, & s'en fit une inciſion à la gorge. Ceci ayant été rapporté à ſon mari, il accourut, & la gronda avec aſſez d'humeur, lui demandant ſi c'était le fait d'une femme, de toucher aux inſtrumens d'un Barbier. *Ce n'eſt pas ſans deſſein*, lui dit-elle, *que j'en agis ainſi; c'eſt un eſſai, Brutus, une anticipation de ce que j'ai à faire, ſi je viens à te perdre.*

A la nouvelle de la mort de Brutus, quelqu'un voyant Porcie s'abandonner ſans réſerve à ſa douleur, lui demanda quand finirait ce deuil; *avec ma vie*, répondit-elle.

Caton eut d'autres enfans que Porcie, mais elle ſeule hérita de ſon courage. L'Hiſtoire rapporte, qu'avant de ſe mettre à table pour faire ſon dernier repas, Caton embraſſa tendrement ſon fils, & l'exhorta à recourir à la clémence de Céſar; conſeil que ce jeune homme ſuivit. Céſar témoigna de grands regrets, lorſqu'il apprit la fin tragique de Caton, & conſerva à ſes enfans leur patrimoine.

ACTE III.

SCENE III.

» ET, toi ſeul excepté, j'ai conquis l'Univers.
» ET CUNCTA TERRARUM SUBACTA,
» PRÆTER ATROCEM ANIMUM CATONIS.
HOR. *Od.*

MÊME SCENE.

» Pourquoi douterais-tu que Céſar ne fût homme
» A dédaigner l'honneur de rentrer Roi dans Rome?

C'eſt le cas de rappeller ici les paroles énergiques de Marguerite de Valois, Reine de France & de Navarre, recueillies par Brantôme, *Opuſc. tom.* 13, *p.* 16. 11. *La plus grande gloire qu'eurent jamais les Romains, Céſar la leur avait acquiſe; & Céſar était digne plus que de Rome.*

SCENE V.

« C'eſt l'aſyle d'un ſage... Ariſtippe!.. Il faut lire, &c.

Ariſtippe était né à Cyrène, raiſon qui ſemble m'autoriſer à lui ſuppoſer un tombeau en Afrique. D'ailleurs, il avait été diſciple de Socrate, ce ſage dont le dogme favori était l'*Immortalité de l'âme*. Ce fut Ariſtippe, qui, partant de Cyrène, pour aller entendre en Grèce les leçons de Socrate, commanda en route à ſes eſclaves de jetter à terre les ſacs d'or dont il les avait chargés, alléguant *que le voyage s'en ferait plus leſtement, & qu'on arriverait plus vîte.* Sobre avec les gens ſobres, auſtère avec les gens auſtères, délicat & recherché avec les gens de luxe, Ariſtippe fut l'homme de toutes les ſociétés. Le caractère particulier de ſa philoſophie, était de s'accommoder de tout, de ſe plier à tout, & d'être d'humeur, de régime & de mœurs verſatiles, ſelon le tems, le lieu & la circonſtance; ce qui fait dire au Poëte Horace:

» *Omnis Ariſtippum decuit color, & ſtatus, & res.*

HOR. L. 1. Epiſt. 17.

ACTE IV.

SCENE PREMIÈRE.

» LIBERTÉ toujours chère,

. . . . . .

. . . . . .

» Quand pourrai-je ; rendue aux bords ſacrés du Tibre,
» Embraſſer ton image, & me croire encor libre ?
» *Non ante revellar,*
» *Exanimem quàm te complectar, Roma, tuumque*
« *Nomen, Libertas ! & inanem proſequar umbram.*

LUCAN. Pharſ.

SCENE II.

« C'eſt ſon ardent amour pour notre République.

Cet amour pour la République était extrême, auſſi-bien qu'excluſif, chez Caton. Lorſqu'on débattit à Rome la grande queſtion, ſi Céſar ſerait créé Dictateur, ou Pompée ſeul Conſul, Bibulus fut de ce dernier avis; &, ce qui ſurprit tout le monde, Caton s'y rangea, comptant, dit-il, que Pompée uſerait avec modération d'un pouvoir extraordinaire. Celui-ci s'étant alors répandu en remercîemens, Caton, avec ſa rudeſſe ſtoïque, lui répondit : « *Ne m'ayez aucune obligation, car ce* » *ce que j'en fais, c'eſt pour le bien de la République,* » *& non pour vous complaire* ».

SCENE V.

» Ce qu'a promis Céſar, il le tiendra ..... du moins,
» S'il y manque, mes yeux n'en ſeront pas témoins.

Cicéron, ſans blâmer ceux qui avaient conſenti à recevoir leur pardon du vainqueur, (& lui-même était du nombre), articule qu'un homme de la trempe de Caton, devait ſe donner la mort, plutôt que de s'expoſer à endurer la vue de Céſar, tyran de Rome. « *Catoni* » *moriendum potiùs, quàm tyranni vultus inſpiciendus* » *fuit.* Cicer. offic. L. 1, Paragr. 112.

Cette opinion de Cicéron, le contemporain & l'ami de Caton, combat formellement celle de M. de Voltaire, dans ſa Tragédie de la *Mort de Céſar*. Brutus y dit en parlant de Caton:

» Il tourna contre lui ſes innocentes mains.
» Sa mort fut inutile au reſte des humains.

On conçoit que je n'ai pu faire aucun uſage de cette vue moderne, inadmiſſible dans une Tragédie, dont le ſujet eſt la *Mort de Caton*. Car je ne pouvais à-la-fois, tourner cette mort en action héroïque, & blâmer mon héros de ſe l'être donnée. J'ai dû même contrarier Cicéron, qui n'attribue le ſuicide de Caton, qu'au ſeul principe.

» Caton ne doit point s'expoſer à enviſager un Tyran.

Cela ne ſuffit point pour fonder une Tragédie, d'autant que Céſar n'était point tyran quand Caton mourut.

ACTE V.

SCENE III.

» PÉTRÉIUS & Juba. . . . . .

Telle fut en effet la fin tragique de Marcus-Pétréïus, & du Roi Juba, ſelon l'Hiſtoire. Voyez Hirtius, à la ſuite des Commentaires de Céſar.

Marcus-Pétréïus s'était rendu célèbre par ſa victoire ſur Catilina; & dès cette époque, l'Hiſtorien Salluſte parle ainſi de ce grand Homme:

« *Homo militaris, quòd amplius annos triginta Tribunus, aut* » *Præfectus, aut Legatus, aut Prætor, cum magnâ gloriâ in* » *exercitu fuerat*, &c.

SCÈNE V.

» Conſens, conſens, Marcus, à nous quitter plus tard.

Le prénom de Caton était *Marcus*; & le ſtyle amical & careſſant, comme auſſi l'uſage élégant, était d'appeller un Citoyen par ſon prénom:

. . . . . ; GAUDENT PRÆNOMINE MOLLES, AURICULÆ.

MÊME SCENE.

» Tu l'as juré, que Rome ſerait libre;
» Je meurs ſatisfait.

Ces paroles ſont des plus vraiſemblables & des plus convenables dans la bouche de Caton. L'eſpoir que ſa

mort mettrait le ſceau à la liberté de Rome, fut, ſans doute, l'eſprit patriotique qui anima Caton à ſon dernier ſoupir. Tel, probablement, ſe le figurait Corneille, lorſqu'il ſe propoſait de peindre un jour :

» Les Scipions vainqueurs, & les Catons mourants.
P. CORNEILLE, *Epître au Cardinal Mazarin.*

» *Catonis*
» *Nobile lethum.*
HOR. *L.* 1. *Od.* Quemvirum.

MÊME SCENE.

» O vertu !
» Preſtige des grands cœurs, dis, à quoi nous ſers-tu ?
» Toi ? vrai bien, Déité tutélaire de l'homme ?
. . . . . Va, tu n'es qu'un phantôme.

Ce furent, au rapport des Hiſtoriens, les propres paroles de Brutus, en mourant.

ENVOI

D'un Exemplaire du Caton d'Utique, *à un Ami Célibataire.*

MON très-honorable Ami,

Si tous les Célibataires vous reſſemblaient, il faudrait conſeiller le Célibat à la moitié du Genre-Humain. Mais comme, peut-être, chercherait-on en vain la moindre de vos rares qualités chez la plûpart de Ceux qui fuyent le joug conjugal, vous ſeriez trop injuſte ſi vous vous aſſimiliez aux Citoyens pervers ſur leſquels j'ai cru devoir frapper, dans l'*Avant-Propos* de ma Tragédie de *Caton d'Utique*. Approuvez que je vous place dans le très-petit nombre d'exceptions que peut admettre ma cenſure.

Modèle des Amis parfaits,
Lis mon Ouvrage en aſſurance.
Si ma Muſe, ſans indulgence,
Y met le Célibat au nombre des forfaits,
Va, ce n'eſt point toi que j'offenſe.
Nul Citoyen, nul Patriote en France;
Ne ſignala ſes jours par de plus nobles traits.
Ta Compagne eſt la Bienveillance;
Tes Enfans, ce ſont tes Bienfaits.

Je ſuis, de l'homme que je viens de dépeindre, & à

qui ces traits conviennent réellement, l'ami le plus tendre & le plus dévoué,

LOUIS POINSINET DE SIVRY.

Paris, ce 1 Décembre 1789.

ENVOI

D'un Exemplaire du Caton d'Utique *à M. Duport, Conſeiller au Parlement, Député à l'Aſſemblée Nationale, &c.*

MONSIEUR,

L'accueil dont vous avez honoré pluſieurs de mes Ouvrages, vous donne un droit particulier à l'hommage d'un exemplaire de celui-ci, où domine le ſentiment qui vous diſtingue le plus; le Patriotiſme. C'eſt à ce coin que ſont marquées les diverſes *motions* qu'on vous a vu faire dans l'auguſte Aſſemblée, où s'agitent de nos jours, les plus chers intérêts de la Nation, & les deſtinées des races futures. Le zèle que vous y déployez, eſt bien digne de la ſplendeur d'un nom allié à celui de TALON & de TUBEUF. Pourſuivez, Monſieur, une carrière toute glorieuſe & toute méritoire envers vos Concitoyens. Signalez-la chaque jour, par des *propoſitions* courageuſes & vraiment utiles. Il en eſt une que je ne vous cacherai point, qu'on attend de vous avec im-

patience ; c'eſt le ſouhait de tous nos vrais Patriotes, c'eſt le vœu de la France entière. Vous concevez que je veux parler d'une *motion*, tendante à marier les Eccléſiaſtiques. Le Mariage eſt en effet le ſceau du Patriotiſme. C'eſt, de tous les liens ſacramentels, le plus indiſpenſable à la Société. *Creſcite & multiplicamini*, eſt la plus ancienne loi du Créateur ; le commandement de ſon amour envers ſes Créatures. Nul Être Humain ne ſaurait, ſans ſacrilège, ſe ſouſtraire à l'univerſelle obligation de l'Hymen. Les vertus qu'exige le Mariage, & les bénédictions inhérentes à cette divine inſtitution, ne peuvent, ſans doute, qu'ajoûter à la ſainteté du Sacerdoce. Vous donc, Monſieur, vous, un des organes de la plus auguſte Aſſemblée, faites-y tonner ces grands principes. Frappez d'un juſte anathême tout *figuier ſtérile*. Banniſſez de toute l'étendue de la France, ſon plus grand fléau, le Célibat. Faites rentrer l'Egliſe dans l'Etat, en l'aſſociant à la propagation des Citoyens. Un Evêque, un Curé, un Vicaire, pères de famille, n'en ſeront que plus charitables, & que meilleurs Patriotes. Les Calviniſtes, les Luthériens, les Anglicans, ont-ils, en général, de plus reſpectables & de plus exemplaires Citoyens, que leurs Paſteurs, qui, preſque tous, ont femme & enfans ? Parmi nous, l'illuſtre *Boſſuet*, cette lumière de l'Egliſe, était, dit-on, marié. Nos Prélats ſe croiraient-ils plus parfaits que Boſſuet ?

Mais je m'apperçois, Monſieur, qu'inſenſiblement je paſſerais les bornes d'une lettre. Je vais donc terminer

celle-ci, en vous faiſant part de la découverte que j'ai faite d'un perſonnage de votre nom, qui vivait en 1105, & qui, cette année-là, étant en Paleſtine, ſouſcrivit avec pluſieurs Prélats, & un Seigneur de la Maiſon de Porcelet, un Teſtament de Raymond, Comte de Toulouſe, rapporté par Céſar de Noſtradamus, Hiſtoire & Chronique de Provence, Partie 1. p. 112.

Je ſuis, avec la plus reſpectueuſe conſidération,

MONSIEUR,

Votre, &c.

LOUIS POINSINET DE SIVRY.

Paris, ce 1 Décembre 1789.

LETTRE

A M. NAUDET Penſionnaire du Roi.

MONSIEUR,

La manière toute énergique, & toujours nerve, dont vous avez exprimé le *paſſage du Xanthe*, dans la Tragédie de *Briſéis*, de mon père, devant le Public de Paris; & ſur-tout, la manière dont vous l'avez rendu, cette année, à Verſailles, en préſence de la Cour, m'ont inſpiré une témérité bien digne d'un ex-Rhétoricien; celle de traduire en Latin, & vers pour vers, ce morceau de poéſie, mémorable par lui-même, & par le charme inappréciable qu'y ajoûtent vos talens. Je ſais bien; Monſieur, qu'il exiſte, ſur la Scène Françaiſe, un autre Récit, qui, ſans doute, eſt un chef-d'œuvre, celui de *la mort d'Hippolyte*, dans la ſuperbe Tragédie de la *Phèdre* de Racine. Mais, puiſque, par la plus heureuſe des Révolutions, nous voilà tous devenus *libres*, qu'il ſoit permis à un Littérateur de dix-huit ans, fils de l'Auteur de *Briſéis*, de prendre la licence de comparer ces deux merveilleux Récits. Celui du divin

Racine, a, juſqu'ici, remporté la palme ſur tous ceux de la Scène Tragique; & ce n'eſt pas ſans raiſon: le Poëte y a verſé toute la magie de ſa Muſe. Mais, à la réflexion, vous conviendrez, Monſieur, qu'il ſe trouve là deux grands défauts, que voici: c'eſt que le Gouverneur *Théramène*, qui fait toute cette belle déclamation, ne doit pas la faire; & que, ni *Théſée*, père du Héros, ni les Spectateurs qui l'entendent, ne doivent l'écouter. Ainſi:

» Le flot qui l'apporta, recule épouvanté,

Et

» Sa croupe ſe recourbe en replis tortueux, &c.

Tous ces élans d'une riche Épopée, tous ces détails oiſifs, ſont, il faut l'avouer, une ſuperfétation emphatique, qu'il convenait d'abandonner à Sénèque le Rhéteur. Aucun de ces reproches ne peut, Monſieur, s'appliquer au *Paſſage du Xanthe*, à ce Récit que vous avez fait valoir avec tant d'art, & que votre talent a fait proclamer le *premier Récit de la Scène Françaiſe*. Je ne vous flatte point, Monſieur, je vous rends juſtice; & je dois le même tribut d'éloges à tous ceux qui ont rempli des Rôles dans la Tragédie de *Briſeïs*. Mademoiſelle Fleury s'eſt élevée, dans ſon perſonnage, à l'héroïque & ſublime fiereté de la Compagne d'Achille; M. Dorival a été couvert d'applaudiſſemens dans tout le Rôle d'Ulyſſe; M. de Saint-Prix a repréſenté en vrai Demi-Dieu, l'*Achille d'Homère*; M. de Saint-Fal, par l'intérêt de ſon jeu, a fait regretter que le Rôle de *Patrocle* finît

au troiſième Acte ; M. Vanhove s'eſt ſurpaſſé lui-même dans celui de *Priam*, qui, en 1789, avait fait le triomphe de M. Briſard : & M. Grammont, dans le plus court des Rôles, dans celui d'Ajax, a fait la plus vive ſenſation.

Je ſerais toute-fois tenté, je crois, de vous flatter, Monſieur, ſi j'eſpérais capter par-là votre indulgence, pour l'inſolence que j'ai eue de piller en Latin votre beau *Récit de Briſes*, & d'enlever ainſi à mon Père, de ſon vivant, les plus beaux vers, peut-être, qui ayent jamais découlé de ſa plume.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LOUIS-CHARLES POINSINET DE SIVRY, fils.

Paris, ce 1 Décembre 1789.

P. S. Si vous avez occaſion, Monſieur, de voir avant moi Mademoiſelle Fleury, je vous prie de lui faire agréer les quatre vers ſuivants, faits pour accompagner ſon portrait.

A Mademoiſelle FLEURY.

« Achille avait un cœur à l'amour indocile ;
» L'altière Briſéis ſçut pourtant le dompter.
» Qui vous la voit repréſenter,
» Conçoit la faibleſſe d'Achille.

BRISÉIS, TRAGÉDIE.

ACTE V. SCENE III.

PRIAM, BRISÉS.

BRISÉS.

Achille furieux
Courait à la vengeance au ſortir de ces lieux.
Les éclairs ſont moins prompts, la foudre eſt moins ſoudaine.
Déjà de la Troade il a vu fuir la plaine.
Il ſe préſente aux bords à jamais révérés,
Où le Xanthe immortel roule ſes flots ſacrés (1).
Hector au même inſtant paraît ſur l'autre rive.
Achille, en frémiſſant, voit ſa rage captive;
Et redoublant ſa haine à l'aſpect du Héros,
Terrible, & tout armé, ſe plonge dans les flots.
De cette audace altière, Hector même s'étonne.
Achille diſparaît, l'onde écume & bouillonne.

(1) Le culte pour ce fleuve (qui portait le double nom de Xanthe & de Scamandre) était tel, que les jeunes filles de Troyes & des environs avaient coutume de lui faire hommage de leur virginité, en venant ſe baigner dans ſes eaux la veille de leurs nôces. Voyez l'Encyclopédie, aux mots *Néda* & *Scamandre*.

Traduction

TRADUCTION LATINE,

Et vers pour vers, du paſſage du Xanthe, *dans la Tragédie de* Briſéïs, *de* Louis Poinſinet de Sivry, *par* Louis-Charles Poinſinet de Sivry, *fils, âgé de* 18 *ans, Penſionnaire de S. A. S. Monſeigneur le Duc d'Orléans.*

PRIAMUS, BRISES.

BRISES.

IMMITIS Achilles
Egrediens caſtris ultricia currit ad arma,
Fulgure jam citior, jam fulmine promptior ipſo.
Sub pedibus fugiunt, fugiunt, heu! Trôadis arva.
Æternùm venerata ferox ad littora tendit,
Quæ ſacer auguſtis Xanthus circumfluit undis.
Armipotens ripâ Hector cernitur ulteriore.
Frænatam rabiem perfrindens ſentit Achilles;
Aſpectu Phrygii, majores concipit iras:
Ære gravis, minitans, medium ſe mergit in Amnem.
Ipſe ſtupens animos audaces conſpicit Hector.
Obruitur fluvio Pelides; æſtuat humor:

Bientôt il ſe remontre, & paraît à nos yeux
Tel qu'on peint les Titans armés contre les Dieux.
Tous ces Dieux conjurés pour venger leur rivage,
D'accord avec les flots, combattaient ſon paſſage.
Achille, loin de lui, par l'orage entraîné,
Repouſſe, mais en vain, le torrent mutiné.
Un choc nouveau le preſſe; il chancelle, il ſuccombe;
Il rappelle ſa force, il réſiſte, il retombe.
Il voit encor briſer ſes efforts ſuperflus;
Un bruit même s'élève: » Achille ne vit plus »!
Mais, tandis qu'à l'envi, les défenſeurs de Troye
Se livrent aux tranſports d'une indiſcrette joie;
O ſurpriſe! O prodige! Achille audacieux
Surmonte la Tempête, & le Fleuve, & les Dieux.
Ce n'eſt plus un Mortel échappé du naufrage,
C'eſt Achille vainqueur, qui s'élance au rivage.

PRIAM.

Ciel! Et mon fils?

BRISÉS.

Hector, en ce moment fatal,
Avec moins de fureur, montre un courage égal.
L'un par l'autre excités, ces rivaux intrépides,
Meſurent fièrement leurs glaives homicides.
Une même valeur ſemble guider leur bras.
Tous deux cherchent la gloire, & courent au trépas.
La Victoire hésitait; la Déeſſe inhumaine
Allait enfin pencher ſa balance incertaine;

Sed ſummâ undà extans ſubitò ſpectatur Achilleus,
Tales in Divos geſſerunt arma Gigantes.
Ripas Cœlicolæ quemquam temerare ſacratas
Indignantur; & hoſtem, immixti fluctibus, arcent.
Æacides æſtu longè exturbatus arenâ,
Torrentem rapidum dextrâ propulſat inani.
Rursùs in abruptum actus, nutat; denique cedit;
Mox revocat vires; innat; modò mergitur undis.
Conatûs iterùm Æacidis ſolvuntur inanes.
Tollitur ad Cœlum clamor: *Jam vixit Achilles!*
Dùm verò certatim Propugnacula Trojæ
Ingenti temerè celebrant nova gaudia plauſu,
Mirum, ô! prodigium! armis audax Theſſalus heros
Vincit bacchatas Auras, Amnemque, Deoſque;
Jam nec nunc Tempeſtati Mortalis ademptus,
Sed victor Pelides, in ripam emicat ardens.

PRIAMUS.

Proh! quid jàm Natus?

BRISES.

Tanto diſcrimine rerum,
Ille, animi compos, non impar ſurgit Achilli.
Concurrunt clypeis immenſi fulmina belli;
Ferrea terribiles immaniter arma decuſſant.
Virtus namque eadem mavortia brachia ducit
Certantûm; pulchram quærunt per vulnera mortem.
Hos inter longùm dubitat Victoria pendens;
Ancipitem, dira, inclinabat denique libram;

Mais un Dieu plus propice en ordonne autrement ;
Et le Sort, qui fait tout, change l'evènement.
Un trait part de nos rangs. Son atteinte émouſſée
Par le caſque d'Achille, eſt au loin repouſſée.
Les airs ſont auſſi-tôt couverts de mille dards.
Les Grecs ſur les Troyens, fondent de toutes parts.
Jamais Mars dans les cœurs ne mit plus de furie.
Mes yeux ont vu combattre, & l'Europe & l'Aſie.
Neptune armé pour Troye, & Junon pour Argos,
Tout ce que la Nature a produit de Héros.
La Fuite à la Terreur, ne permet plus d'aſyle ;
Tout Troyen eſt Hector, & tout Grec eſt Achille.
Achille & ſon rival, dans la foule perdus,
S'appellent à grands cris, & ne ſe trouvent plus.
Sans doute, un Dieu plus fort les trouble & les égare :
Mars veut les réunir, Jupiter les ſépare.
Jupiter ne veut pas que la Parque en courroux,
Etende ſur Hector ſes homicides coups.

Propitiore Deo, nullum Fortuna coronat;
Et quæ cuncta movent, eventum Fata reflectunt.
Ê Teucrûm turmis eccè est allapsa sagitta;
Cassîde sed duri prôpellitur ictus, Achillis.
Innumera eripiunt subitò tela impia Cœlum,
Couversæque ruunt Acies; hinc agmina Trojæ,
Hinc Graii; nunquàm asperior Mavortis imago.
Certantem his oculis vidi Europamque, Asiamque.
In Trojam Juno, pro Trojâ suscitat omnes
Neptunus, Claros bello quos prædicat Orbis;
Imbellique Fugâ, supereſt spes nulla Timori;
Omnis Trôs Hector, omnis jàm Graïus Achilles.
Ast longè dissecti, ambôque per agmina se dùm
Voce vocant, nequeunt jàmjàm concurrere ferro.
Majus agit Numen; fusi in diversa feruntur.
Mars utrumque ardet committere; Jupiter arcet;
Jupiter ipse vetat fatalia stamina rentes
Hectoreum jam nunc filum rescindere, Parcas.

RÉPONSE DE M. NAUDET,
A M. POINSINET DE SIVRY, FILS.

MACTÊ animo, Juvenis! benè sìc furabere Patrem;
Sìc Pater ipse tuus fur fuit Iliadi.

ENVOI

D'un Exemplaire du Caton d'Utique, *à l'Université de Paris.*

MÈRE ILLUSTRE DES BEAUX ARTS, PRÉCIEUSE FONDATION DE CHARLES-MAGNE, FILLE AINÉE DE NOS ROIS,

Mon Père, votre Elève, me charge de vous adreſſer l'hommage d'un Exemplaire de ſon *Caton d'Utique*, Pièce où l'amour de la Patrie joue un Rôle diſtingué. J'acquitte de ce tribut l'auteur de mes jours, avec d'autant plus d'empreſſement, que j'y trouve une occaſion de rendre publique la reconnaiſſance dont il eſt pénétré pour l'excellente Education qu'il a reçue dans votre ſein. C'eſt là qu'il a puiſé ce goût ſolide, qui naît du commerce des Anciens. Auſſi ne parle-t-il qu'avec culte, des Profeſſeurs & Inſtituteurs (1) d'élite, ſous leſquels il

(1) Mon père a eu le bonheur d'avoir pour Inſtituteurs, au Collège de la Marche, M. Lambert, M. l'Abbé Lallemant, M. Vatin, fils; M. l'Abbé Jaquin, qui a été Recteur; M. l'Abbé Gaſton, décédé Evêque de Thermés, &c. Toutes perſonnes d'un rare mérite.

s'eſt formé. Trouvez bon, MÈRE RÉVÉRÉE, que je partage ſa gratitude pour vous: & puiſqu'auſſi-bien, les principes lumineux par leſquels il achève de diriger mes Etudes, ſont ceux qu'il a ſaiſis chez vous; n'eſt-il pas juſte que je m'aſſocie à ſa reconnaiſſance, & que je vous prie de jetter un regard ſur mon premier eſſai de Poéſie Latine?

Je ſuis, avec amour & reſpect,

MÈRE ILLUSTRE DES BEAUX ARTS.

Votre, &c.

L. CH. POINSINET DE SIVRY, fils.

CATALOGUE

Des principaux Ouvrages de l'Auteur de Caton d'Utique.

LES Egléides, ou Recueil de Poéſies, dédiées à Eglé, 1754.

Pluſieurs Opéra Comiques, vers le même temps. Chez Ducheſne.

Les Muſes Grecques, ou Traduction en vers Français d'Anacréon, de Sapho, Moskhus, Bion, Tirthée, &c. première édition, à Nancy, 1758. Seconde édition, à Paris, chez Barbou, 1759. Troiſième édition, aux Deux-Ponts, 1774. La quatrième édition eſt ſous preſſe.

Briſéïs, Tragédie. Elle a eu quatre éditions; la dernière eſt celle de Moutard, 1787.

Théâtre de Sivry, première édition. A Paris, de l'Imprimerie de Barbou, 1759. Seconde édition, aux Deux-Ponts, 1774. L'une & l'autre ſont épuiſées.

Le Phaſma, ou l'Apparition, Roman. Chez la Combe, 1774.

Les Origines Uriennes, ou l'Origine des anciennes Sociétés. Chez le Jay.

Alcidor & Phyllire, Opéra, dont parle avantageuſement M. de la Borde dans ſes Recherches Muſicales, & dont M. Légat de Furcy a compoſé la Muſique.

La Hire, ou le *couronnement de Charles VII*, Ballet héroïque. Au porte-feuille de l'Auteur.

Traité de la Politique privée. A Amſterdam, chez Marc-Michel Rey.

Traité des Cauſes phyſiques & morales du Rire. A Amſterdam, chez le même.

Lettre ſur l'*Ecoſſaiſe* de M. de Voltaire, avec l'épigraphe : *Quó uſque tandem*, &c. A Paris, 1760.

L'Appel au petit nombre, 1762. Deux éditions, l'une de Simon, l'autre de Barbou.

Première Traduction Françaiſe, & première publication Latine du célebre Fragment de Tite-Live, trouvé au Vatican, ſur le revers de la couverture d'une Bible.

Traduction en vers Français, de l'Iliade d'Homère. Les quatre premiers Chants, ſont au porte-feuille de l'Auteur. Le feu Roi avait ſouſcrit pour cette Traduction; mais, ſous le bon plaiſir de Sa Majeſté, l'Auteur la ſuſpendit, pour s'occuper de la vaſte entrepriſe du Pline, que toute l'Europe ſavante deſirait encore davantage.

Recherches ſur les Médailles & Hiéroglyphes antiques, 1 vol. *in*-4°. avec gravures; imprimées à Maſtreicht, chez Dufour. Se trouvaient à Paris, chez Poinçot. L'édition eſt épuiſée. Prix actuel dans les ventes, deux louis d'or, broché.

Catalogue raiſonné du Cabinet de Médailles, de M. le Baron de Beauvois, 1776.

Edition Latine d'Horace, avec un Commentaire Fran-

çais. De l'Imprimerie de Didot l'aîné, texte très-soignée. A Paris, chez Cazin, 2 vol. *in*-8°.

Première traduction Françaiſe du Théâtre d'Ariſtophane. Chez Didot le jeune, 4 vol. *in*-8°.

Traduction Françaiſe de Pline le Naturaliſte, avec un texte raiſonné, & des Commentaires; 12 vol. *in*-4°. chez la veuve Deſaint. Prix, ſix louis d'or l'exemplaire relié.

Recherches Polyglottes, où toutes les Langues connues, mortes ou vivantes, ſont ramenées à des racines communes. Sous preſſe.

Pluſieurs Duo, mis en muſique par M. de la Garde, 1754.

Un grand nombre d'articles dans le Journal Étranger.

Une multitude d'articles dans la Bibliothèque univerſelle des Romans.

Un grand nombre d'articles dans le Nécrologe.

Un grand nombre de Pièces fugitives & de Recherches d'érudition, dans le Mercure de France, & dans d'autres Journaux.

Traduction Françaiſe du Théâtre de Plaute, 10 vol. *in*-8°. Sous preſſe.

Toute la partie de Morale extraite de Platon, & traduite en Français dans la *Morale des Anciens*, publiée par de Bure.

Le *Protée Littéraire*, ou, Mélanges de vers & de proſe, ſur diverſes matières inſtructives ou amuſantes. Cet Ouvrage eſt ſuſceptible d'une ſérie de volumes; le premier ſera inceſſamment ſous preſſe.

Un grand nombre de Recherches ſur Athénée, au porte-feuille de l'Auteur.

Une traduction Françaiſe, en proſe, de la *Médée* de Sénèque. Sous preſſe.

Une refonte totale du vaſte Ouvrage de la *Phyſiologie Univerſelle* de feu M. Macquer le Médecin. Ce travail a été livré en 1778, à M. Lacombe, alors Libraire.

Un Commentaire ſur *Racine*, livré à M. Luneau-de-Bois-Germain, pour lui ſervir de matériaux pour ſon édition de *Racine*.

Pluſieurs travaux pour la Bibliothèque de feu M. le Marquis de *Paulmy*.

Une multitude de recherches & de travaux préparatoires, pour la vaſte entrepriſe du *Bibliographe Univerſel*, pour la ſouſcription de laquelle, M. Peinſinet de Sivry, en conſidération de ſes immenſes travaux, obtint l'agrément de Mgr. de Miromeſnil, Garde-des-Sceaux de France, le 22 Août 1782. Inceſſamment ſous preſſe.

Un Poëme en trois Chants, ſur une convaleſcence de feue Madame la Ducheſſe d'Orléans.

Une Traduction en vers Français, de *l'Art-d'aimer* d'Ovide.

N. B. Ces deux derniers Poëmes ont péri il y a plus de trente ans, dans le premier incendie du Palais-Royal; ainſi qu'une verſion Françaiſe de *Boëce*, partie en vers, partie en proſe; une traduction Françaiſe (avec Com-

mentaires) d'Annius de Viterbe; une traduction Française, en vers, de l'Œdipe de Sophocle; un Opéra manuscrit; plusieurs Comédies manuscrites; un recueil manuscrit de plusieurs Ouvrages en vers & en prose, &c.